

Philadelphia, Pa. Museum of Art

Pierre-Auguste Renoir - Portrait d'Eugène Murer - 1877

Rancho Mirage Collection Walter H. et Léonore Annenberg
in les Collectionneurs des Impressionnistes - A. Distel - La Bibliothèque des Arts



E. Murer - Pivoines et violettes

(Coll. Amis Maison Fournaise)
don H. et J. Adhémar

ASSOCIATION DES AMIS DE LA MAISON FOURNAISE

LE COURRIER FRANÇAIS



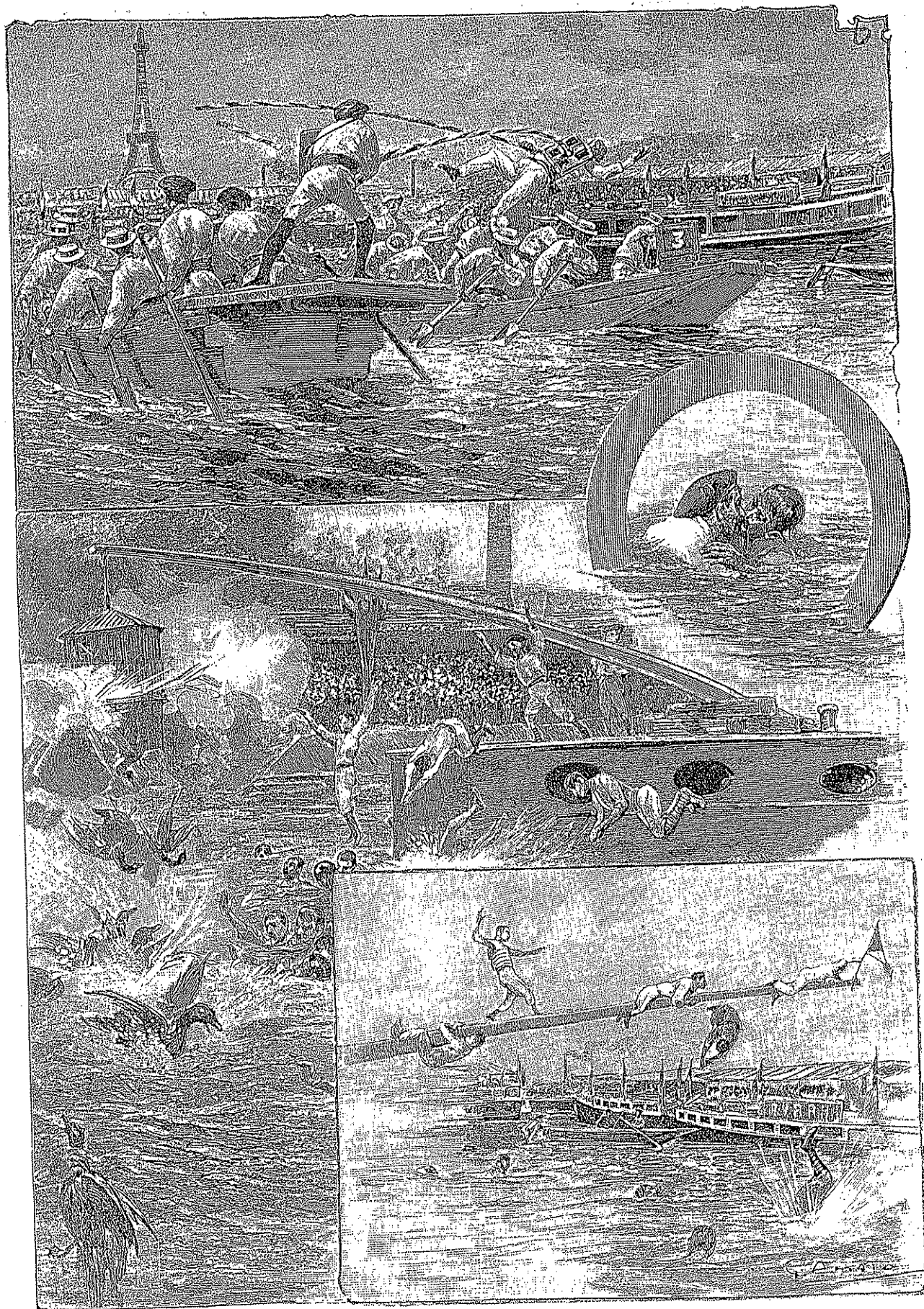
LA CHANSON DES CANOTIERS

Dessin de F. Lunel.

Une tonnelle du restaurant Fournaise

Le Courrier Français - date inconnue

Dessin de F. Lunel - Coll. J. Hournon



LES JOUTES LYONNAISES AU POINT-DU-JOUR
 1. La joute. — 2. La réconciliation. — 3. La course aux canards. — 4. Le mât de beaupré.

L'illustration 1900 - Coll. AMF

Alphonse Fournaise était un spécialiste des joutes - voir p. 12



RENOIR
"Le Déjeuner des Rameurs" - 1880
The Art Institute of Chicago
Potter Palmer Collections

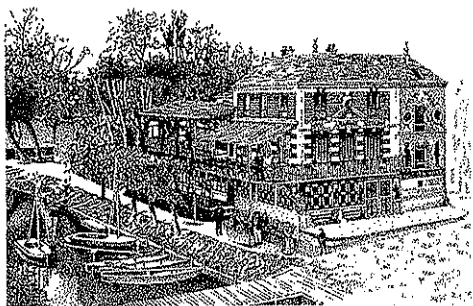
ASSOCIATION DES AMIS DE LA MAISON FOURNAISE

BULLETIN N°8

- 1998 -

S O M M A I R E

| | |
|---|----|
| ÉDITORIAL, <i>par le Président</i> | 4 |
| <i>Revue de Presse - Autour de Fournaise</i> | |
| Introduction | 5 |
| Les premières années du restaurant Fournaise... | 6 |
| Le "canotage de contrebande" | 11 |
| La presse locale | 12 |
| La cahute du père Fournaise | 14 |
| Le restaurant Fournaise va disparaître ! | 15 |
| Croquis de canotage | 17 |
| <i>Eugène Murer</i> | |
| <i>Un ami des Impressionnistes</i> | 20 |
| <i>L'ombre immense de Carmen</i> | |
| <i>plane sur Bougival</i> | 25 |
| <i>Emmanuel de La Villéon</i> | |
| <i>Le peintre du bonheur</i> | 27 |
| <i>Informations et nouvelles</i> | 29 |
| <i>Les Associations voisines</i> | |
| <i>Au Musée Fournaise</i> | |
| <i>Acquisition en 1998</i> | |
| <i>Le Prix de l'Association au Salon des Peintres</i> | |



ÉDITORIAL

LA Maison Fournaise, comme chacun sait, comprend un restaurant et un musée. Tout a été dit sur le restaurant qui rencontre un succès populaire certain en raison de son site exceptionnel sur les rives de la Seine et de son passé glorieux dans l'histoire de l'art. En revanche, le musée a été créé de toutes pièces en même temps que l'ensemble était rénové. Ses fondateurs ont estimé en effet qu'il serait utile, sinon nécessaire, d'expliquer par l'image et des objets ce qu'était le restaurant Fournaise lorsque les peintres, pas encore reconnus, y pratiquaient leur art à la fin du siècle dernier. Grâce aux cotisations de nos membres, aux dons et donations divers, l'Association a réuni une collection aussi variée qu'édifiante qui compose aujourd'hui la plus grande partie des richesses totales du musée.

En parcourant ses salles, hélas déjà trop petites, le visiteur est à même de se faire une idée de l'ambiance, du décor et des costumes d'alors en mirant tableaux, gravures ou dessins d'artistes qui, sans avoir atteint la célébrité, n'en ont pas moins reproduit avec fidélité et talent la vie des bords de Seine de l'époque.

Sans doute une telle exposition, si elle devait demeurer permanente, finirait par lasser, aussi convient-il de la couper de temps à autre par des expositions temporaires à durée limitée. C'est bien ce qui est pratiqué par le Service Culturel de la ville. Il convient cependant de penser aussi aux visiteurs qui, attirés par la réputation du lieu, viennent pour la première fois et s'attendent en y pénétrant à découvrir ce qu'ils recherchent et non une exposition, aussi intéressante soit-elle, sans rapport avec le lieu.

Il y a là un dosage subtil à effectuer que, grâce à leur compétence, les personnes en charge du musée n'auront aucune peine à réaliser, par exemple, en réservant toujours un espace bien en vue où seraient groupées les collections sans cesse renouvelables de l'Association.

En ce qui concerne notre bulletin, nous avons tout lieu justement de nous féliciter de son rôle explicatif, historique et éducatif qu'il a toujours réussi à tenir. Cette fois encore, ses lecteurs y découvriront une chronique de presse fort distrayante, remontant très loin dans le temps, ainsi qu'une remarquable biographie, due à la plume alerte de Suzanne Bertauld, d'un peintre nommé Eugène Murer à la vie mouvementée, dont une œuvre figure au Musée Fournaise.

Le Président
Henri CLAUDEL

REVUE DE PRESSE AUTOUR DE FOURNAISE

Introduction

DANS nos bulletins précédents, nous avons eu l'occasion de citer à plusieurs reprises des articles de journaux concernant les sujets traités, tels que l'histoire des bords de Seine, les auberges-restaurants, ... Depuis le premier numéro de juin 1991, nous avons recueilli d'autres récits de journalistes sur les Fournaise ou le canotage. Il nous a paru intéressant de publier ces articles qui complètent et éclairent la vie de la Maison Fournaise et de son créateur, sans revenir sur les textes déjà publiés. Nous tenons à remercier nos fidèles adhérents et amis, Mmes Y. Lenoble, Z. Mihalache, M. M. Chemin, qui ont été des lecteurs assidus en bibliothèque. Leurs recherches ont contribué à la rédaction de cette revue de presse.

Jean Guy BERTAULD



Le Journal Amusant - 8 juillet 1965

— Arrive, Léonie, il n'y a pas de danger que tu fasses chavirer l'embarcation, tu es une femme trop légère pour ça!...

11224

Les premières années du restaurant Fournaise

P ARMI les personnalités qui fréquentèrent le restaurant et défrayèrent la chronique avant la fin du Second Empire, nous avons déjà cité « l'avoué Constantin capitaine du bateau "Le Palais" dont l'équipe ne comprenait que les habitués du temple de Thémis... » (bull. n°1, p.13). Une nouvelle publiée en 1874 évoque la saga de cette joyeuse équipe et ses contacts avec Fournaise. En voici le texte intégral :

LE JOURNAL ILLUSTRÉ - 19 juillet - 9 août 1874

Les proverbes en action

IL NE FAUT JAMAIS DIRE : FONTAINE...

Nous étions jeunes en ce temps-là et le plus vieux d'entre nous n'avait pas trente ans. Nous avions formé une petite société, dont l'unique but était de s'amuser et de rire. C'est dire assez que l'on n'y faisait point de politique. La plupart d'entre nous appartenaient à la basoche* ; quelques-uns à l'École des Beaux-Arts ; d'autres s'escrimaient de la plume ; tous bons vivants et joyeux compagnons. On s'était connu sur les bancs du collège ; les hasards de la vie parisienne, après nous avoir dispersés et lancés dans différentes directions, nous avaient réunis un beau jour. Il avait suffi d'une rencontre sur le boulevard :

- Tiens, c'est toi !

- Oui, c'est moi !

Comme dans la fameuse chanson. On s'était serré la main.

- Viens donc dimanche à Bougival, tu y trouveras de vieux Labadens**.

Bougival était notre lieu de réunion hebdomadaire. Quelques-uns d'entre nous y allaient encore en semaine : mais le dimanche c'était la fête, et il y avait une amende pour tout membre qui s'absentait sans excuse valable. Tout l'équipage était sur le pont.

Ce n'est point une simple métaphore : nous possédions un bateau, acheté à frais communs, de nos propres deniers. Quel bateau, mes amis ! Comme nous n'étions fort riches, ni les uns ni les autres, notre choix s'était arrêté sur une grande guimbarde, une manière de bateau de blanchisseuse, lourd d'allure, disgracieux de formes, qui allait ou plutôt qui était censé aller à la rame et à la voile. Le fait est que trois vigoureuses paires de bras avaient toutes les peines du monde à l'ébranler, et qu'il fallait que le vent soufflât en tempête pour le pousser en avant, quand il avait déployé sa voile. Deux considérations nous avaient décidés : c'est qu'on pouvait y tenir une vingtaine à l'aise, et qu'il nous avait été cédé pour le prix du bois.

Il y avait eu de longues discussions sur le nom à donner à ce monument ;

mais la majorité se composait chez nous d'apprentis avocats et de futurs avoués : notre bateau fut baptisé par eux le *Palais*, et les vieux loups de Seine qui ont navigué entre Asnières et Bougival à des époques lointaines, vers 1858 ou 1859 doivent se rappeler encore de quel éclat brillait ce nom glorieux, en majuscules blanches, à la proue de notre navire.



Ah ! C'est que nous avons eu notre moment de célébrité ! Jamais depuis que la Seine porte de petits bateaux qui vont sur l'eau, jamais, de mémoire de canotier, on n'avait vu une embarcation si ample, si étoffée, si majestueuse en sa marche, affichant un si parfait dédain des vaines élégances ! Il n'y a pas à dire, nous étions importants ! Nous nous avançons à travers la foule des yoles et des périssoires, avec la lente et hautaine nonchalance de ces superbes molosses, qui voient indifféremment sauter à leurs jambes une meute de méchants roquets hargneux.

Tous les bérets bleus et toutes les coiffes roses nous connaissaient de longue date. On nous accablait en passant de quolibets moqueurs, que nous nous plaisions à renvoyer du fond de notre bateau avec de longs éclats de rire. Nous n'étions jamais en reste de gaillardises et de chansons. Toutes ces plaisanteries n'étaient peut-être pas toujours du meilleur goût, et quelques-uns auraient assurément effarouché les chastes oreilles des rosières de Bougival, mais les rosières se hasar- dent rarement sur l'eau, ou si elles le

font, elles ont tort et compromettent gravement leur rose. Et puis, c'est une question qui n'a encore été [traitée] par aucun des membres des cinq académies, de savoir s'il y a sérieusement des rosières à Bougival, en France. Je n'y en ai point connu pour ma part.

Le matin, nous déjeunions chez la mère Fournaise. J'ignore si la guinguette de la mère Fournaise continue de se mirer au bord de la Seine. Les Prussiens sont passés par là, et je n'y suis pas retourné depuis ces jours de désolation et de tristesse. Je sens que j'aurai quelque chagrin à voir bouleversé et changé un endroit dont j'ai emporté dans ma mémoire un si délicieux tableau. C'était une bien petite maison que celle de la mère Fournaise, et bâtie, comme on dit, en boue et en crachats, mais la mère Fournaise me rappelle la mère Grégoire de la chanson

*Nous avons-ty ri, nous avons-ty bu,
Chez la mère Grégoire !...*

Ah ! oui nous y avons bu et ri. Il y avait un assez grand jardin, divisé en petites tonnelles, qui donnaient sur la rivière et servaient de salles à manger. La plus grande nous était toujours réservée : car nous jouissions d'une certaine considération dans l'établissement, ayant l'habitude de régler tous les dimanches soirs et de payer comptant, sans trop regarder à la note.

Les canotiers étaient si nombreux que la mère Fournaise n'avait pas assez de monde pour le service. Nous allions nous-mêmes chercher nos plats en cuisine, et nous volions parfois ceux qui avaient été commandés par d'autres compagnies. Que de fois j'ai vu revenir notre maître-queux, poursuivi par la mère Fournaise, et rapportant un canard de contrebande, qui risolait dans la lèche-frite. Pauvre canard ! Malheureux déjeuneurs ! En deux temps et quatre mouvements, la bête était dépecée, dévorée, engloutie. Les volés n'y voyaient que du feu, et nous prenions ensuite des airs innocents, à pâmer de rire, que nous retrouvions cotés, au plus juste prix, sur la carte. Ah ! Quel ennui de vieillir, et qu'il fait bon d'avoir vingt ans !

Voyons ! Rendez-m'en trente, et n'en parlons plus !



La mère Fournaise avait, pour achalander son restaurant, deux grands éléments de succès : sa fille d'abord... La jolie fille ! Une vierge de Raphaël, dont nous étions amoureux tous... Mais chut ! Ne parlons pas du beau sexe... Et puis un certain petit vin, que nous appelions le *rejinglet* de la mère Fournaise. J'ignore si *rejinglet* est de la bien bonne langue et se trouve dans le dictionnaire de Littré Mais peu importe ! Ça se comprend.

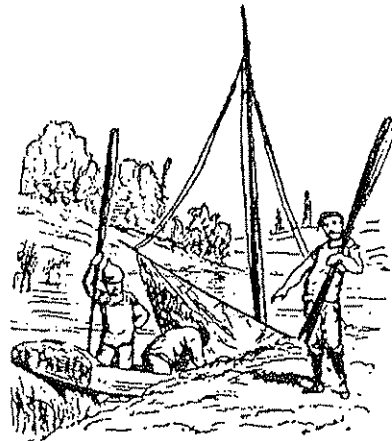
Ça se comprend, plus que ça ne se buvait. Non, mes enfants, à moins d'avoir été régalez d'Argenteuil première, vous n'imaginerez jamais ce qu'était le *rejinglet* de la mère Fournaise : un clairet, âpre au goût, qui grattait en passant le gosier, comme une râpe : très rafraîchissant d'ailleurs, et qui avait le grand mérite de ne point porter l'eau.

Aussi n'en mettions-nous jamais. C'était un axiome de notre société que tous les méchants sont buveurs d'eau, et nous avons fait le serment de n'en jamais boire. Un serment solennel, que nous avions prêté sur des têtes ornées de cheveux blonds, à moins que ce ne fussent des cheveux noirs. Vous comprenez qu'à cette distance, les souvenirs se peuvent emmêler. Supposons qu'ils étaient châtains, et ne nous brouillons pas pour si peu de chose. Nous avons tous fulminé contre les buveurs d'eau, l'excommunication majeure, et cette boisson indigne était absolument proscrite de notre table. Nous avions hélas oublié le proverbe : **Fontaine, je ne boirai jamais de ton eau.**

* * *

Les jours de régates étaient nos grands jours. Non pas que nous fussions tourmentés d'un fol orgueil, et que nous nous missions en tête d'aspirer aux prix. Non, nous étions de ceux que leur grandeur attache au rivage. Mais ces dimanches-là, nous faisons, dès le matin, la toilette du *Palais*, renouvelions les agrès détériorés ou cassés, nous reprisions les voiles trouées ou déchirées par le vent, nous inspections les rames, et

nous passions une couche de couleur sur les parties défraîchies du bateau. Il fallait soutenir l'honneur du pavillon.



Nos joies ne se bornaient pas là. Nous prenions autant de peine à reconforter les rameurs qu'à bichonner l'embarcation. Le traditionnel gigot à l'ail se flanquait d'un homard en salade, où l'on n'épargnait ni le vinaigre, ni le poivre, ni les autres ingrédients, que le divin Rabelais - notre maître à tous - a congruement appelés : les éperons de la soif. Aussi buvait-on ferme. Les bouteilles ne faisaient que paraître et disparaître, et le *rejinglet* coulait à flots pressés dans les verres toujours vides. Nous les tarissions avec une si extraordinaire rapidité, qu'elle faisait vaguement songer au Sahara. Il est bien véritable que ce *rejinglet* n'était pas fait précisément pour porter à la tête. Mais dame ! Vous savez, à force d'en boire ! Et puis, il faut bien l'avouer, vers la fin du déjeuner, les têtes une fois échauffées par le vin et les chants, les quolibets et les rires, un de nous s'écriait tout à coup, comme poussé par une inspiration d'en haut :

- Si nous buvions une bonne bouteille, mais là, une bonne bouteille !

- Va pour la bonne bouteille, criaient-on.

La mère Fournaise ne possédait dans sa cave que du vin de champagne, et du beaune première. Ce beaune avait le droit de s'appeler première, puisqu'il n'y en avait pas d'autre. Le champagne ! On eut rougi d'en prononcer seulement le nom. Nous tenions, comme les bohèmes de Murger, que le champagne est du coco épileptique, et que le premier devoir du vin est d'être rouge.

On apportait donc le beaune première, le vin à deux francs. On débouchait à grands cris les bouteilles, dont le bataillon serré allait toujours s'élargissant sur un coin de table. Nous contemplions d'un œil humide leurs rangées envahissantes Ah ! Le noble et plantureux spectacle ! De quel écrasant mépris nous aplatissions les êtres sans énergie, ces cœurs débiles, que l'infirmité de leur nature obligeait à mêler au vigoureux cru de la

Bourgogne ce breuvage insipide, incolore, que nous flétrissions du nom de protoxyde d'azote, pour lui épargner une appellation plus déshonorante encore. De l'eau ! Pouah ! Des buveurs d'eau, fi ! L'eau ne devait servir qu'à porter les bateaux, et parmi eux, le plus triomphant de tous, le *Palais* !

Nous renouvelâmes, les mains tendues, notre serment réglementaire, nous jurâmes encore une fois de ne jamais boire d'eau, et nous nous acheminâmes vers notre embarcation, qui nous attendait immobile, attachée à la berge.

Nous y sautâmes, en nous bousculant, et nous allions détacher l'amarre, quand l'un de nous, mettant la main en auvent sur les yeux, s'écria :

- Tiens ! Alfred !

C'était Alfred, et ce n'était pas lui. Jamais nous n'avions vu Alfred, le dimanche, que vêtu de la vareuse blanche, et coiffé du béret rouge. Il arrivait dans une tenue éblouissante : chemise à petits plis, gilet ouvert, redingote harmonieuse, pantalon gris perle, un stick à la main, et le lorgnon à l'œil. Nous poussâmes un cri de surprise.

- Lui, Alfred, sous ce costume, déguisé en homme du monde, un dimanche !



Nous le hélâmes tout d'une voix :
- Ohé, du canot !

Il nous répondit de loin, par un bon et joyeux ohé ! Et sa figure s'illumina d'un long sourire. Il nous conta qu'il était invité à rester l'après-midi et à dîner ensuite chez le bâtonnier, à sa campagne de *Chatou*, et que passant si près, il avait cédé au désir bien naturel de nous serrer la main, et de nous dire bonjour.

- Allons ! Un tour en barque.

- Non ! Ça n'est pas possible ! Le bâtonnier m'attend ! Que dirait le bâtonnier ?

- Viens donc ! Nous te mettrons à l'avant du bateau ! Tu nous feras honneur ! Tu seras l'homme bien mis du *Palais*.

Il faut vous dire qu'Alfred était encore le plus gai, le plus vaillant de nous tous. Il était vice-capitaine, capitaine en second, si vous aimez mieux, et de sa voix de Stentor, dans un vieux porte-voix, il commandait la manœuvre.

vre, quand le grand chef se reposait de ses fatigues. Personne n'avait le rire plus sonore et un soupçon de ventre croissant ajoutait à sa noble prestance ce je ne sais quoi d'achevé que l'obésité donne aux natures généreuses.

Il avait bonne envie de se joindre à nous ; mais il résistait ; le spectre du bâtonnier se dressait devant sa conscience, et lui rappelait sa promesse.

- Non, ce n'est pas possible, disait-il chancelant, pas aujourd'hui.

Mais tandis qu'il était là, hésitant, quatre d'entre nous avaient, sur un signe du capitaine, exécuté cette manœuvre de guerre, qui est connue sous le nom de mouvement tournant. Ils étaient arrivés à pas de loup, derrière lui, l'avaient saisi à bras le corps, et l'enlevant, comme une plume, l'avaient jeté, au milieu d'un vacarme d'éclats de rire, de mains en mains, dans le fond du bateau.

A peine y fut-il déposé, qu'au cri de ohé ! hisse ! un vigoureux coup d'aviron détacha le bateau du rivage ; il se mit en route, emportant le pantalon gris perle de notre ami, qui répétait d'un air désolé :

- Que dira le bâtonnier, mon dieu ! Que dira le bâtonnier ?

Mais ce n'était là que le commencement de ses tribulations...

*
* *

Nous avions hissé le grand mat et mis toutes voiles dehors. Mais il n'y avait pas un souffle de vent dans l'air. Il eût bien fallu se résoudre à ramer, si nous ne nous étions laissés aller au courant, qui nous portait de lui-même à Croissy... Il n'est rien de plus délicieux que les rives de la Seine à cet endroit. D'un côté, les bords de l'île, ombragés d'arbres verts ; de l'autre, ces aimables coteaux de Bougival et de Marly, tout chargés de villas, forment un paysage fin, discret, spirituel, et pour tout dire d'un seul mot, civilisé, où se sent le voisinage de Paris. Il y a de beaux lieux qui inspirent la mélancolie et excitent à rêver. Bougival et Marly sont riant et gais. De ce long rang de maisons de campagne, qui s'étagent à diverses hauteurs, dans la verdure, et que terminent, à l'horizon lointain, les arches à demi ruinées de l'aqueduc, il se dégage une atmosphère de plaisir lumineux, qui amuse l'esprit, en même temps que les yeux sont réjouis. Sur la rivière, où circulent des canots de toute grandeur et toute forme, on n'entend que des éclats de rire et des chants. Autour des barques, des baigneurs tirent leur coupe, et s'appellent les uns les autres par des joyeux ohé ! Les pêcheurs à la ligne gravement assis, aux anses qui se découpent dans l'île, contemplant ce spectacle et répondent aux apostrophes des canotiers par des quolibets. Une forêt, qui s'éveille au matin et s'empli du gazouillement des oiseaux jaseurs,

ne donne qu'une faible idée de l'animation répandue sur ces deux rives par un beau dimanche d'été.

Nous étions connus de tout le monde ; le Palais descendait avec son habituelle majesté d'allure à travers les huées amicales qu'il soulevait de toutes parts sur son passage. Notre camarade, l'homme bien mis, était le point de mire de tous les lazzi. Nous l'avions placé bien en vedette, sur le devant du bateau, pour nous faire honneur. Il *écopait*, pour me servir de l'expression consacrée. C'était un événement que la présence d'une gravure de mode aussi correcte, dans ces parages peuplés de vareuses et de bérêts. Les femmes, au passage, trempaient dans l'eau leurs jolis doigts roses, et les lui lançaient, sous forme de gouttelettes, à travers son gilet. Et lui, embouchant le porte-voix, ripostait à ces agaceries par des plaisanteries rabelaisiennes, qui eussent fait rougir un carabinier, mais dont elles ne faisaient que rire.

Il y avait ce jour-là grande joute de canots sur la Seine, car c'était la fête du pays. Nous y assistâmes, sans y prendre part bien entendu, bien que tous les canotiers nous y invitassent, par moquerie ; mais notre grandeur nous attachait au rivage. Nous n'avions, pour nous tenir en place, qu'à donner de temps en temps un léger coup de rame. Ce n'était pas un travail bien fatigant ; l'heure n'en vint pas moins où nous déclarâmes tout d'une voix qu'il *faisait soif*, et l'on convint de faire escale sur l'autre rive, en face d'un petit bouchon, que nous connaissions bien, et dont je ne puis plus à cette heure retrouver le nom dans ma mémoire***.



On aborda ; nous débarquâmes l'homme bien mis, et deux d'entre nous marchèrent à ses côtés en guise de gendarmes, pour l'arrêter net s'il lui prenait envie de nous échapper. Mais il n'y pensait plus qu'à moitié. Il tirait sa montre de temps à autre par manière d'acquiescement : « J'ai encore le temps », murmurait-il.

On entra dans l'auberge, et selon l'usage antique et solennel, on demanda un *bischof*. Le *bischof*, je donne ces détails pour les ignorants, se fait dans

un grand saladier. Vous me demanderez peut-être pourquoi dans un saladier plutôt que dans une soupière. Parce que ce ne serait plus du *bischof*. Ainsi le veut la sévérité des anciens us. On met, au fond du saladier, un nombre considérable de morceaux de sucre, qu'on laisse fondre dans un peu d'eau ; et, sur ce mélange, on verse deux ou trois bouteilles de vin blanc ; on agite et l'on sert. C'est du *bischof*. Goûtez-y, vous m'en direz des nouvelles.

Le sucre était déjà à sa place, et le préposé au *bischof* allait verser l'eau par dessus, quand un scrupule retint son bras, de l'eau ! C'était de l'eau !

- Et notre serment, malheureux !

Allions-nous donc, trois heures après l'avoir prêté, violer à la face des cieux un serment aussi solennel ! Car il n'y avait pas à dire : nous avions juré ! Nous avions fortifié ce serment de toutes les imprécations connues chez les canotiers de la Seine. Nous avions chanté à tue-tête : *Si parmi nous, il y a des traîtres* ; en appuyant le dernier mot d'un terrible fausset.

L'homme bien mis nous fit observer que l'eau ne figurait point dans le *bischof* à titre d'eau ; qu'on ne la buvait point pour elle-même ; qu'on ne l'y souffrait que pour le devoir qu'elle rendait en fondant le sucre, opération dont le vin blanc ne viendrait jamais à bout tout seul.

Ces explications indignèrent notre loyauté. Le déjeuner nous avait rendu farouches. Il n'était pas étonnant que lui, qui avait consacré aux vains plaisirs de la parure un temps que nous avions employé à boire théologiquement, cherchât ainsi des détours pour nous ouvrir le chemin du crime. Ce sont les estomacs vides qui font les consciences larges. Périssent le *bischof*, plutôt qu'un serment !

- Mais le sucre ne fondra jamais, objecta l'homme bien mis.

- Il fondra, ou il dira pourquoi ! Nous écriâmes-nous en chœur.

Et tous, à grand renfort de cuillers au risque de casser le saladier, nous frappâmes sur les morceaux de sucre, qui s'émiettèrent sous nos coups. Nous eûmes du mal ; mais la vertu, qui n'est souvent récompensée que dans le ciel, le fut cette fois autour du saladier. Il était excellent, ce *bischof*, et à mesurer que le saladier se vidait, nous nous



plaisons à le remplir, afin de savourer plus longtemps notre héroïque action.

Nous étions fort émus. Non, vous me croirez si vous voulez : mais je vous donne ma parole que nous sortîmes de là fort émus. L'homme bien mis, lui-même, s'était attendri, il demandait pardon avec larmes de l'opposition qu'il avait faite. Il nous promettait de conter au dîner du bâtonnier notre belle conduite.

- Sans vous, nous disait-il, je me serais déshonoré ! A tout jamais déshonoré ! Vous m'avez rappelé au sentiment du devoir ! Il a du bon vin, le bâtonnier. Je n'y mêlerai pas une goutte d'eau. A bas l'eau !

- A bas l'eau ! Répétâmes-nous après lui.

Nous remontâmes dans notre embarcation. Le vent avait fraîchi dans l'intervalle. C'était fort heureux pour nous, car je ne sais comment nous aurions remonté le courant ; nous eussions été incapables de ramener cette lourde machine au moyen des rames seules. Le capitaine commanda la manœuvre ; le timonier se plaça au gouvernail ; les matelots dressèrent la voile, qui s'enfla joyeusement et nous partîmes.

Était-ce une illusion de nos sens légèrement surexcités par les incidents du jour ? Est-ce qu'en effet, la brise, devenue plus forte, nous poussait d'un mouvement plus rapide ? Il nous semblait que nous volions à la surface de l'eau ! Jamais le *Palais* n'avait fourni une course aussi folle. Nous lancions au ciel des hourras d'orgueil et de joie. Nous rattrapions les yoles stupéfaites, et passant devant elles, nous leur lancions des bordées de calembours dédaigneux.

Nous franchîmes, ainsi emportés comme par une tempête, la maison de notre hôtesse, la mère Fournaise. Tous les habitants étaient rangés sur la rive et nous regardaient avec un visible étonnement. Rossinante, le jour où elle galopa, n'excita pas une émotion plus universelle. Pour nous, nous ne nous connaissions plus ; nous exultions, nous étions fous.

Notre bateau, le mât haut et droit, courait à ce moment sur le pont de Chatou, dont les arches sont fort basses, comme on sait.

*
*

L'homme bien mis, le seul qui eût conservé quelque sang-froid, vit le danger.

- Sacrebleu, mes amis, dit-il, nous allons chavirer ; jamais le grand mât ne passera là-dessous.

- Il passera, s'écria le capitaine.

- Je te dis qu'il ne passera pas.

- Il n'y a qu'une volonté à bord, celle du capitaine. Il passera.

L'homme bien mis jeta sur son costume flambant neuf un regard désespéré. Il puisa sans doute une nouvelle énergie dans la contemplation de son

gilet, car il s'élança sur le timonier et voulut s'emparer du gouvernail.

- Matelots ! Cria le capitaine d'une voix tonnante, emparez-vous de ce factieux qui gêne la manœuvre.

Nous pouffions de rire. Nous saisismes le révolté à bras le corps et, lui tenant les jambes et les mains, nous l'empêchâmes de bouger. Il se débattait comme un beau diable :

- C'est absurde, répétait-il, on m'attend chez le bâtonnier. Il ne la trouvera pas drôle !

Et cependant les deux rives s'étaient garnies de curieux ; sur le pont, c'était comme un long cordon de têtes grouillantes, penchées en dehors du parapet ; de tous côtés, les barques accouraient pour prendre leur part du spectacle. C'était un orage de rires et de cris :

- Passera, passera pas !

Et notre bateau courait toujours, droit sur le pont, comme un cheval échappé qui pique contre un mur. Nous nous tenions debout, prêts à la catastrophe. L'homme bien mis s'était affaissé dans nos bras. Tout à coup, nous sentîmes une horrible secousse, suivie d'un long craquement. Le haut du mât cassé raclait avec bruit la voûte du pont, sous lequel le *Palais* essayait de s'engager. Un heurt survint, l'embarcation bascula et nous versa tous dans la rivière.

Il y eut un grand cri, puis plus rien. Nous barbotions au fond de l'eau, quelques têtes reparurent tout aussitôt ; puis toutes les unes après les autres ; on tira des voiles ceux qui s'y trouvaient empêtrés. Les yoles affluèrent de toutes parts ; on se compta : tant de tués que de blessés, il n'y avait personne de mort.

Mais rien ne peut vous donner une idée de l'état lamentable et de la figure piteuse de notre ami, l'homme bien mis, quand il émergea du fond de la Seine, et que de bienveillants sauveteurs l'eurent hissé sur leur canot. Sa chemise, cette chemise aux plis éblouissants, s'était ouverte, les boutons ayant cédé sous la violence du coup. L'eau s'y était engouffrée, elle l'avait gonflée en deux poches hideuses, d'où elle s'écoulait toute sale avec un clapotement sinistre. Deux torrents s'échappaient de son pantalon, tout souillé de boue.

- Et le bâtonnier qui m'attend ! répétait-il avec un désespoir comique.

Rien n'était plus facile que de nous changer, nous autres : mais ce fut le diable pour lui ôter ses bottines et décoller ses habits. Au lieu de lui prêter une vareuse, nous nous amusâmes à emprunter pour lui la garde-robe du père Fournaise, qui était deux fois plus gros. Nous l'habillâmes des pieds à la tête, et à chaque pièce de cet accoutrement qu'il revêtait en soupirant de douleur :

- Mais si, lui disions-nous tu es très bien. Le bâtonnier sera enchanté de te voir.

Quand sa toilette fut terminée, nous lui apportâmes un miroir.

- Non, décidément, ça n'est pas possible... murmura-t-il.

Le fait est que ça n'était pas possible. On recommença à rire sur nouveaux frais, et chacun se mit à conter ses impressions, et de quelle façon l'aventure avait tourné pour lui.

- Ma foi ! dit l'un de nous, j'ai tout de même bu un bon coup !

- Et sur ce mot, comme frappé d'une idée subite, il s'arrêta consterné :

- Eh bien quoi ? nous écriâmes-nous ; qu'y a-t-il là d'étonnant ? Nous aussi !

- Malheureux ! C'était de l'eau ! C'était de l'eau !

Francisque Sarcey

Nous remercions l'Association Sequana qui nous a permis de compléter le texte partiel que nous avions.

Francisque Sarcey Dourdan 1827 - Paris 1899

Condisciple de Taine, entré en 1848 à l'École Normale Supérieure. Nommé en 1851 professeur en province, après plusieurs postes, il donna sa démission à Grenoble en 1858 et revint à Paris. Il écrit soit sous divers pseudonymes, "Satané Binet" au Figaro, soit sous son propre nom dans un grand nombre de journaux et revues. Ses conférences à l'Athénée comique, aux matinées Ballande, à l'Odéon, à la Bodinière sont très applaudies, ainsi qu'à l'étranger. Mais c'est surtout par ses feuilletons de critique dramatique que Sarcey acquiert une grande réputation.

Il entre au "Temps" en 1867 pour y faire chaque lundi la chronique théâtrale et ne cesse jusqu'à sa mort, durant 33 ans, d'y donner l'analyse et l'appréciation des pièces présentées dans la semaine et des articles d'ensemble sur l'art dramatique. Il fut "l'oncle et l'oracle" du public moyen, qui goûtait son solide bon sens, son instinct de la pièce bien faite, sa fidélité aux traditions. Ses articles les plus intéressants ont été réunis sous le titre "Quarante ans de théâtre" (1900-1902), "La Grande Encyclopédie" et Dictionnaire Quillet.

(*) *Basoche* : Ensemble des clercs des cours de justice : avoués, notaires, huissiers, etc.

(**) *Labadens* : Camarade de collège, de pension. Nom d'un maître de pension dans une pièce de Labiche, 1857 (Dictionnaire Robert).

(***) Certainement "L'Auberge Maurice" ("Le Fruit Défendu" de nos jours), située sur la rive gauche, un peu en aval de la Grenouillère (Bulletin n°4). L'équipage va ensuite remonter le courant, passer devant Fournaise et s'abîmer sous le pont routier, en amont du restaurant à cette époque.

Ce récit, précieux dans ses détails, pose cependant quelques problèmes qu'il paraît utile d'évoquer.

Dès les premières lignes, l'auteur précise : « *Le plus vieux d'entre nous n'avait pas trente ans...* », puis un peu plus loin, il situe l'action vers 1858-1859 entre Asnières et Bougival. Etant né en 1827 (voir biographie en encadré), l'auteur avait donc au moins 31/32 ans, ce qui implique déjà une contradiction.

Notons également que ces années marquent le début du développement du canotage de loisir sur notre boucle de la Seine : « *La grande foule des yoles et des périssoires* » acclamant le "Palais" se situe plutôt après 1860-1865.

Par ailleurs, on sait qu'Alphonse Fournaise et sa femme naquirent en 1823. Ils avaient donc 35/36 ans. Ils venaient de reprendre à bail en 1855, à un cousin, la première maison - 15 m x 3,5 m - de ce qui allait devenir peu à peu l'hôtel-restaurant. Ils s'y installèrent en 1856, construisirent des adjonctions à partir de 1860 (cf. bulletin n°1 et 7), ce qui leur permit de commencer la restauration des canotiers dont le nombre augmentait régulièrement.

« *C'était une bien petite maison que celle de la mère Fournaise* », écrit l'auteur. Pour recevoir et traiter cette foule, on comprend bien la nécessité d'avoir des tonnelles. Tonnelles qui seront encore là pour accueillir, plus tard, Renoir et Maupassant.

F Sarcey n'oublie pas d'évoquer un des « *éléments de succès de la mère Fournaise...*, sa fille d'abord... la jolie fille ! Une vierge de Raphaël dont nous étions amoureux tous... ».

Alphonsine avait 12/13 ans à l'époque citée. Pouvait-on être déjà amoureux d'elle ? Et puis, dans la dernière partie du récit, on lit : « *La garde-robe du père Fournaise qui était deux fois plus gros* » ! Est-ce bien crédible entre deux personnages que quatre ou cinq ans séparent ?

L'auteur, à sa sortie de l'Ecole Normale Supérieure, a été nommé professeur en province. Il devait avoir environ 25 ans. Il démissionna en 1858 pour revenir s'installer à Paris. Vécut-il lui-même ces aventures ? Il avait plus de 30 ans ! Plus probablement, pour cet article, écrit en 1874, il a dû transposer les joyeux souvenirs de camarades pour les prendre à son compte. Peut-être ceux de "l'avoué Constantin", que nous avons cité au début.

Toujours est-il que cette nouvelle évoque bien les débuts de notre maison Fournaise et nous en savons gré à son auteur.

Bischof ou bishop ?

A propos du "bischof" (sic), nous ne pouvons résister à communiquer une autre recette, un peu plus élaborée. Elle est donnée par Raoul de Presles, le célèbre auteur de l'article sur le "Trouville des bords de la Seine" (La Grenouillère - 2 juillet 1868 - Bulletin n°5).

« *L'Étincelle* » chauffait, et un manomètre indiquait une pression de 7 atmosphères.

Vous ne connaissez pas "L'Étincelle". C'est le plus joli yacht qui frappe de son hélice les eaux de la Seine. Il

appartient à M. Grésy, qui est à la fois l'armateur et le capitaine.

Quand, installé sur le banc de l'arrière, la main au gouvernail, sa casquette galonnée et surmontée de l'étoile argentée du "Yachting-Club", il s'écrit en avant ! ou qu'il commande "stop !", je vous assure qu'il fait penser à Jean Bart sur la boîte aux poudres.

C'est lui qui nous mena tout le long des bords peu fleuris de la Seine depuis Asnières jusqu'à la Grenouillère, non sans faire plusieurs escales tout le long de la route, à Suresnes, au bassin d'Argenteuil et ainsi de suite.

A propos d'Argenteuil, je vous recommande, quand vous y toucherez, de descendre chez un nommé Pochant, qui, naturellement, exerce la profession de marchand de vins, et d'y demander quelques bouteilles du petit vin du cru. Ce liquide mousseux, mélangé d'eau de Seltz, combiné avec du sucre et du jus de citron, constitue la boisson la plus agréable et la plus rafraîchissante que l'on puisse imaginer. Cela s'appelle "bisshop", ce qui veut dire, je crois, évêque, et, en effet, c'est un désaltérant digne, non pas d'un simple évêque, mais d'un primat.

Les deux jolies femmes qui venaient avec nous - je crois avoir oublié de vous dire que l'Étincelle compte toujours quelques jolies personnes parmi ses passagers -, nos deux mignonnes compagnes de voyage, léchaient leurs doigts roses, après avoir goûté le bisshop.

C'est en regrettant de ne pouvoir en faire autant sur les mains susdites, que nous fîmes notre entrée solennelle à la Grenouillère, non sans faire chavirer quelques périssoires avec leurs équipages, et sans être salués par quelques grognements très sentis, comme il convenait à l'importance du navire qui nous avait pris à son bord ».

Raoul de Presles

(L'Événement Illustré - n°15 - 4 août 1868)

Nota : On remarque que chaque auteur écrit le nom de la boisson à sa manière. Un ancien dictionnaire anglais-français (Hachette 1934) indique : Bishop || 1. Evêque || 2. (échecs) Fou || 3. (boisson) Bishop, bichof. !



FORCÉ DE TRAIQUER AVEC LE MADRIGUE (lisez gergoffier).
— Les autres... c'est de très-bons garçons... mais pas d'plaisir avec eux... ils n'ont jamais soif!...
— Jeune homme ! on n'est pas parfait !

Le Journal Illustré

Le "canotage de contrebande"

EN 1876, alors que la renommée des Fournaise était largement établie, par le restaurant, les activités nautiques, les fêtes, la fréquentation du monde des Arts, de la Finance, la très sérieuse "Revue des Sports" publiait, dans son numéro du 2 septembre, l'information suivante incitant les "sportifs" à ne pas se commettre avec nos hôtes sur un ton assez "pisse-froid".

« A l'occasion des régates à l'aviron données tout récemment aux environs de Paris par une société nautique parisienne, nous avons vu avec regret le nom de cette société placée sur une affiche de bal public à côté de celui d'un organisateur spécial de divertissement pour canotiers et canotières de contrebande.

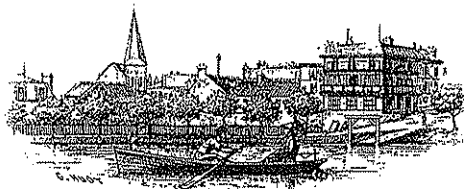
Nous pensons bien qu'il y a eu là un abus de la part d'un imprésario très connu qui dirige d'ordinaire ces petites fêtes, mais nous sommes étonnés de n'avoir pas encore vu aucune protestation émanant de la société en cause.

Le rowing parisien comprendra, nous l'espérons, qu'il lui importe de décliner tout rapport avec des personnages qui n'ont de canotiers que le costume, et nous protestons en son nom contre les étranges accouplements qu'on lui a fait subir ».

Le titre complet de la revue comprenait : "Organe de tous les sports français et étrangers : tirs - escrime - courses et équitation - navigation de plaisance - gymnastique - courses à pied - tir aux pigeons - skating - polo - cricket - pêche - natation - billard - course de lévriers..."

En clair, on ne mélange pas les serviettes et les torchons !

Appréciations quand même que Fournaise, sans être nommé, est qualifié d'imprésario très connu !



HÔTEL & RESTAURANT

FOURNAISE

CHATOU (S.&O)

ENTRE LES DEUX PONTS



LOCATION & CONSTRUCTION D'EMBARCATIONS

CHATOU, le 18

Abouthe, Vermouth, Madère

Eau de Seltz

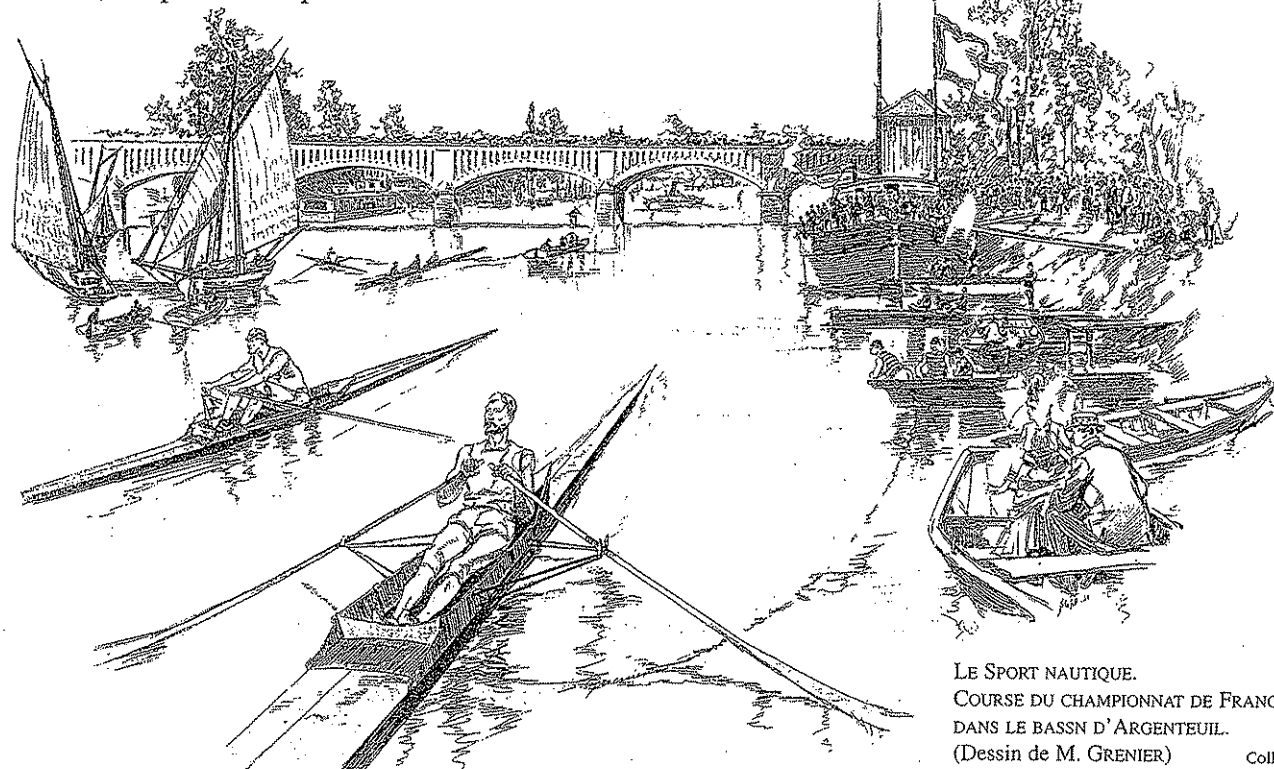
Couvert

Vin

Bateau

Les danses des périssoires. Dessin de Rubida

(Bibliothèque Historique - Ville de Paris)



LE SPORT NAUTIQUE.
COURSE DU CHAMPIONNAT DE FRANCE
DANS LE BASSIN D'ARGENTEUIL.
(Dessin de M. GRENIER)

Coll. A.M.F.

La presse locale

LES journaux que l'on peut consulter à partir de 1884 rendent compte des faits divers survenant dans les communes de la boucle de la Seine.

Fournaise, le père (1823-1905), eut à plusieurs reprises l'honneur des colonnes de la presse. Nous avons choisi des articles complétant la connaissance de notre homme à l'époque où il va commencer à se retirer pour céder son fonds à ses enfants en 1890.

Nous commençons par un fait divers de voisinage. On rappelle qu'une digue unissait la pointe de la grande île où se situait la maison Fournaise et l'île du Chiard en aval (on y trouve le parc des Impressionnistes de nos jours). Dans cette partie, il existait une ferme et quelques maisons, dont l'ancien restaurant Pestel de peu d'importance. Les habitants de ce lieu devaient emprunter normalement la rue du Bac, entre Fournaise et Levanneur, pour rejoindre la rampe du pont routier (Bulletin n°1).

« Faut-il vous raconter l'affaire Pestel-Fournaise ; elle est assez drôle, mais, par exemple, nous ne dirons pas qui a raison ou qui a tort.

M. Pestel voulait passer devant chez Fournaise avec une voiture dans laquelle était sa fille. Mme Fournaise s'y oppose, prétendant qu'il n'y a pas là de passage pour personne, mais une propriété privée qu'elle défend. La fille Pestel ne fait alors ni une ni deux et se jette sur Mme Fournaise ; une lutte vraiment homérique s'engage. Les effets volent en lambeaux, les cheveux dénoués voltigent sur les épaules et sont arrachés par poignées, même la lutte s'engage corps à corps et devient digne d'être chantée par un Homère. Alors intervient, comme le Deus ex machina, M. Fournaise fils [il a 37 ans], qui vient au secours de sa mère, la victoire allait se décider en sa faveur quand Pestel vient à son tour prendre part à la bagarre et la bataille recommence de plus belle.

Enfin, des voisins interviennent et on finit par calmer l'ardeur des combattantes et des combattants qui en seront quittes pour un bon procès-verbal. C'est égal, la lutte a été vive et les deux belliqueuses personnes qui l'ont engagée en porteront longtemps les marques.

Un vol assez mystérieux a été commis dans l'île de Chatou à l'ancien restaurant Pestel, habité aujourd'hui par M. et Mme Legendre. »

(Journal de St-Germain - 24 juin 1885)

On peut penser que les Pestel ont voulu emprunter l'ancien chemin de halage qui passait en bord de Seine le long du restaurant et pouvait offrir un léger raccourci... !

Venons-en à des affaires plus gaies !

En 1886, un groupe de commerçants de Chatou comprenant : un entrepreneur de maçonnerie, M. Mallet, un négociant en vins, M. Albin, un entrepreneur de peinture, M. Chaudois, et Fournaise père, créèrent la base d'une association amicale "La Concorde" pour réunir des amis et organiser des promenades aux environs.

Une première sortie eut lieu le lundi 3 mai. Au programme : Départ à 8h30, route pour St-Germain, déjeuner à Andrésy, retour par le pont de la Fin d'Oise, Conflans Ste-Honorine, Maisons-Laffitte, Sartrouville, arrivée à Chatou à 9 h le soir.

Cinq voitures à cinq chevaux emmenèrent 130 personnes - commerçants, conseillers municipaux, habitants jeune ou vieux -. La fanfare de Chatou créée en 1882 jouissant d'une grande réputation accompagnait le groupe, jouait dans les traversées de villages, et donnait concert et bal après le déjeuner. De nombreux compliments remercièrent les quatre organisateurs et les encouragèrent à recommencer l'année suivante.

Autre écho, chaque année au mois d'août, la fête de Chatou donnait lieu à des commentaires ; cette même année, on a pu lire :

« Le second dimanche de la fête a été favorisé, comme le premier, d'un temps magnifique ; aussi les joutes à la lance et la course aux canards avaient-elles attiré une foule énorme qui s'étageait de la façon la plus pittoresque sur la berge de la Seine, à hauteur de la propriété de M. Moisant.

M. Fournaise - papa Fourneau, comme l'appellent ses anciens clients et amis avec une sympathique familiarité - était chargé par la municipalité de l'organisation de la fête nautique et, hâtons-nous de le dire, il s'est admirablement acquitté de sa tâche délicate.

Un ponton, recouvert d'une tente et fort gracieusement orné de faisceaux, de drapeaux et d'écussons aux initiales de la République, avait été amarré au milieu de la Seine, et à 2 h 1/2 MM. les membres du conseil municipal et leurs familles y prenaient place.

Fournaise, juge et arbitre souverain des joutes à la lance, s'est montré "sévère mais juste" et les nombreux rivaux qui se disputaient vaillamment les prix ont tenu à faire preuve de la plus grande déférence devant ses décisions sans appel.

La distribution des prix, annoncée par les bruyantes détonations d'un obusier placé sur le ponton, a eu lieu séance tenante.

Le soir, les illuminations étaient superbes, la foule, plus considérable encore que dimanche dernier, et le bal Tivoli d'un entrain merveilleux par cette température sénégalienne. »

(Liberté Seine et Oise - 25 août 1886)

Fournaise était considéré comme un spécialiste des joutes. La presse locale le citait souvent en organisateur et arbitre de ces jeux dans les communes voisines : Le Pecq, Bougival, Port-Marly...

L'année suivante, "La Concorde" organisa un second voyage aussi joyeux à Andrésy.

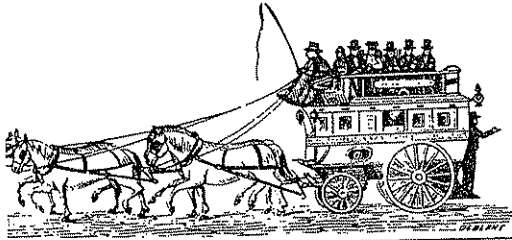
« A la fin du repas, M. Gunkel, conseiller municipal, prit la parole pour demander que les convives et adhérents de la "Concorde" voulussent bien se constituer en société afin qu'à l'avenir... il n'y ait plus de divisions de partis, et que la concorde règne véritablement entre tous les habitants.

En terminant, M. Gunkel a porté la santé du papa Fournaise, le président de la "Concorde" à Chatou, en souhaitant d'avoir ce bon et joyeux compagnon le plus longtemps possible à la tête des "joyeux" de Chatou. Il a également porté la santé des organisateurs qui ont rivalisé de zèle et de dévouement et sont parvenus à contenter tout le monde. »

(Liberté Seine et Oise - 14 mai 1887)

Un des participants composa une chanson dont voici le premier et le dernier couplet :

« Plusieurs amis ayant besoin de gaieté
 Disaient pas de discorde
 Toujours de la Concorde
 Il faut fonder une société
 Qui d'Chatou tous les ans
 Rassembl' les habitants
 ...
 Allons maintenant
 Que l'on parte en chantant
 Qu'la Concorde
 Qui accorde tous les habitants
 De nos pays charmants
 Est c'qu'il y a de mieux
 Pour fair' tout le monde heureux »



En 1888, "La Concorde" se donna des statuts. Elle vota une cotisation de 12 Fr. pour payer les frais de sortie annuelle, et nomma son président M. Gunckel, déjà cité.

La sortie eut lieu fin avril, destination Montmorency et remporta un grand succès. Laissons le journal raconter les péripéties du voyage dont on imagine mal aujourd'hui le déroulement.

L'année suivante, les animateurs choisirent Robinson (Le Plessis) comme but de l'excursion qui remporta autant de succès.

En 1894, la Concorde proposa Pontoise. Le voyage se fit en bateau, départ et arrivée du ponton Fournaise.

En mai 1888, Alphonse Fournaise fut élu Conseiller municipal de Chatou. Il le restera pendant trois mandats de quatre ans, jusqu'en 1900.

Derniers échos de cette presse locale :

En octobre 1893, on lit qu'il se forma à Chatou un cercle vélocipédique, comme dans bien d'autres villes sans doute. Il contribua à modifier la clientèle des canotiers. Si le canotage de loisirs ou galant disparut, les sportifs assidus se répartirent vers des clubs à leurs goûts. On sait qu'en 1902 se créa le Club Nautique de Chatou (Bulletin n°2) et que, sur la rive

Sortie de la Société "La Concorde" de Chatou, le lundi 30 avril 1888

« Départ des deux cent-vingt amis à 8 heures 1/2 précises de la place de la Mairie en 9 voitures en tête, le drapeau de "La Concorde" suivi par la musique "La Renaissance" de Chatou.

Ensuite 7 voitures dont la dernière contenant la société musicale "Ahrmhavnhie des hymphybyes" (Sic). Principaux exécutants : MM. Léon Levanneur, Bougard, Meylleuc, Laubeuf père et fils, Descombes Pointelet, Laureau, le chef Visbecq et le violon solo, M. Léger, de Drocourt, âgé de 82 ans, très alerte et très entraîné.

Tous ces exécutants étaient absolument désopilants.

Les voitures traversent au son de la musique et au pas la rue de St-Germain, la rue de la Paroisse, la rue du Château et prennent la route d'Argenteuil par Carrières St-Denis, Bezons.

Halte à Argenteuil de 15 minutes. Le verre de vin blanc et une brioche sont consommés sur place.

Départ pour Eaubonne par Ermont.

Halte pour consommation d'un apéritif.

En route pour Montmorency par Soisy.

A mi-côte, tout le monde descend de voiture et se forme en cortège sur le pont du Chemin de fer d'Enghien à Montmorency. En tête, la musique suivie du drapeau et des commissaires et des amis de la Concorde.

Traversée par la place du marché de Montmorency, jusqu'au restaurant de l'Hermitage.

A midi 1/2, banquet, déjeuner des 220 convives.

Au dessert, après un beau morceau de musique exécuté par la Renaissance, M. Henry Gunckel, président de la Réunion, a adressé à la société les paroles suivantes :

"Messieurs et chers amis, je suis chargé par les commissaires de la Concorde de réparer une omission qui a été faite lors de la Réunion qui a eu lieu en janvier passé, à la salle Legendre et où vous m'avez fait l'honneur de me nommer votre Président. En effet, les circonstances ne m'ont pas permis de vous faire la proposition de nommer notre vieil et honorable ami, **M. Fournaise, père, président d'honneur de la Concorde** ; je vous prie donc de vouloir bien accepter ma proposition et de la voter par acclamation."

Vifs applaudissements.

Monsieur le Président continue :

"Je vous remercie, Messieurs et chers amis, de vos acclamations et pour donner à M. Fournaise père un témoignage

de notre sincère amitié, pour lui prouver que la Concorde tient à honorer sa vieillesse remplie de travail et sa longue existence d'honneur, je me permets de lui offrir au nom de la Concorde une médaille que voici sur laquelle j'ai fait graver : **"La Concorde à M. Fournaise père. Chatou, 30 avril 1888"**, en même temps les insignes du Président d'honneur."

Nouveaux applaudissements.

Monsieur le Président termine en déclarant qu'il donne l'accolade fraternelle à Monsieur Fournaise père, au nom de la Concorde.

[Suit un autre discours proposant d'offrir un drapeau à la Renaissance].

Plusieurs amis font entendre des chansons fort applaudies.

La société musicale des "hymphilyes" se fait entendre et le banquet est terminé.

En route pour Enghien : halte de 15 minutes au pavillon du bord du lac où chaque convive prend un bon verre de bière.

Départ d'Enghien pour Colombes en passant par Epinay et Gennevilliers ; malgré la pluie torrentielle qui n'a cessé de tomber, la plus franche gaieté s'est maintenue entre tous les invités.

Repos de 15 minutes à Colombes où chaque invité pouvait se rafraîchir à volonté.

Départ pour Nanterre où une longue halte a permis à tous les invités de danser un quadrille dans les grands salons de M. Gauthier.

Départ pour Chatou. Au pont, tous les invités descendent de voiture, allument les lanternes pour faire la retraite aux lampions. En tête marchaient les clairons et tambours, des pompiers de Chatou, suivis par la musique entourée d'amis, portant des lampions. Venait ensuite la société musicale "Les Hymphilyes" ; les 9 grandes voitures éclairées par des lampions fermaient la marche.

Après avoir traversé les ponts, la retraite se dirige vers l'Hôtel-de-Ville, en passant par les rues du Pont, de la Paroisse et de St-Germain.

Dissolution du cortège.

Un gai quadrille joué par la Renaissance dans la cour de la mairie où tous les danseurs ont pu s'en donner de tout cœur, clôt la fête. »

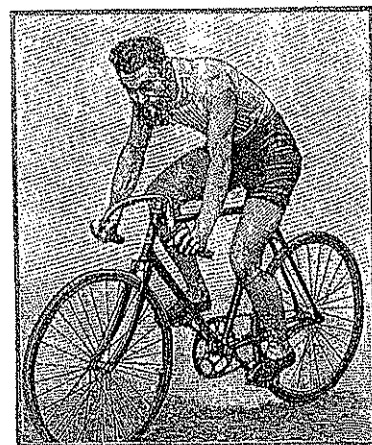
(Liberté Seine et Oise n°92 - 6 mai 1888)

de Rueil, des constructeurs de bateaux-restaurateurs étaient établis. La motorisation avait fait également son apparition.

On assiste ainsi, le 4 mars 1907, au départ à Chatou de la grande course cycliste Paris-Roubaix, organisée par l'Auto ; le 9 mai 1909 à une fête nautique sur le bassin Rueil-Chatou organisée par l'Hélice Club de France (section Suresnes-Bougival) et le Cercle Nautique de Chatou. Au programme, une course de voiliers suivie d'une course de canots à moteur. Le matin, le pavillon de l'H.C.F. avait été remis avec solennité à M.A. Fournaise [le fils].



BASTIEN.



DIDIER-NGUTS.

Les champions du moment

La "cabute du père Fournaise"

A PRÈS avoir vu "papa Fournaise" organisateur de festivités, on peut lire maintenant des commentaires publiés sur sa célèbre maison et sur les artistes à qui les journalistes prêtaient, à tort ou à raison, la création des décors muraux.

« Il fait chaud, très chaud, le bitume fond sous les pieds des promeneurs, les pavés de bois envoient des émanations de goudron, les chiens tirent la langue avec irrévérence à travers leur muselière, et l'on rencontre dans la rue ce gros monsieur typique, qui marche tenant son chapeau à la main, et essayant avec son foulard un crâne chauve et ruiselant. Le Parisien devient un être amphibie ! [...]

Les gens économes passent simplement leur journée dans la fontaine de cuisine ; les gens plus aisés vont faire trempette côte à côte avec leurs concitoyens dans cette espèce de cuvette entourée d'arcades mauresques et qu'on appelle le bain Deligny - ce bain qui a donné tant de mal à l'académie des inscriptions et belles-lettres, ne pouvant parvenir à trouver une manière correcte de dire : *Bain à fond de bois pour les hommes à vingt sous, ou Bain à vingt sous pour les hommes à fond de bois.* [...]

Enfin, les fantaisistes vont faire des pleine-eau à Chatou et à Bougival.

A Bougival, à Chatou, on nage dans une eau formée directement par le grand collecteur, au milieu de trognons de choux, des carapaces d'écrevisses, des bouchons de vin de champagne, des vieilles tiges de bottes, et parfois on voit flotter à la surface le cadavre verdâtre de quelque *macchabée*, chien, chat ou... électeur.

Le paysage d'ailleurs est ravissant et la **cahute du père Fournèze** (sic) a un cachet des plus artistiques. Les peintres Béraud, Gervex, Lepic, etc. se sont plu à en orner les murailles de truculentes peintures à fresque. Il y a d'abord un défilé étonnant de militaires devant trois gendarmes qui saluent ; une rixe merveilleuse entre messieurs en habit noir un jour de noce ; un drame nocturne, qui est un véritable poème : trois hercules de foire coiffés de casquettes de soie, et portant la blouse bleue sur le maillot de lutteur, les pieds chaussés de bottines jaunes de peau de lapin - les bottines d'Hercule - accostent sous un réverbère un petit bourgeois effaré dont la femme s'évanouit. A droite et à gauche du tableau, deux sergents de ville sourds et aveugles s'en vont dans une direction opposée à l'attaque. »

Richard O'Monroy*

(L'Univers Illustré - 1^{er} juillet 1893)

(*) Allusion à l'opéra de Grétry, Richard Cœur de Lyon. Pseudonyme du Vicomte de Saint-Geniès.

Béraud, Gervex, Lepic ! On ne prête qu'aux riches !

Le Comte Ludovic Lepic (1839-1889). La fréquentation de la maison par cet artiste est bien attestée (Bull. n°1, p.34). Ce grand aquafortiste comptait dans la clientèle régulière du restaurant Fournaise. Il y dessina sur les murs des têtes de chien (voir l'article suivant). Le Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale possède une belle collection de ses œuvres.

Le Comte Lepic
par Marcellin
Desboutin



Henri Gervex (1852-1899). Ce peintre célèbre devint un grand ami de Maupassant, son aîné de deux ans. Vers 1880, ils se connurent au café de La Rochefoucault après la publication des "Soirées de Médan". L'artiste avait également des relations amicales avec les peintres impressionnistes dont Renoir et Degas. Il est donc fort plausible que Gervex vint à Chatou



Sous le balcon à gauche de l'entrée : "Un défilé de militaires" - photo AMF

chez Fournaise avec l'un ou l'autre. Dans les œuvres peintes retrouvées sur les murs lors des travaux de rénovation, on ne voit guère ce que le peintre a pu laisser, mais une partie du décor de la façade a hélas disparu.

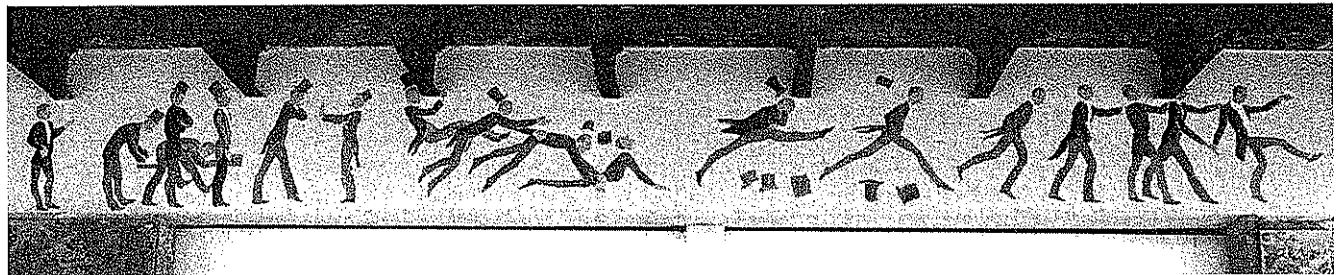
Jean Béraud (1849-1935). Contemporain du précédent, il exposa régulièrement au salon à partir de 1875. Il fit partie de la joyeuse bande de Maupassant, qui le cita dans plusieurs de ses nouvelles ou romans. La même question que précédemment se pose au sujet de ce qu'il a pu peindre chez Fournaise.

La fin de l'article décrit avec précision les "*truculentes peintures à fresque des murailles*". Sur la façade principale du restaurant, on voit encore de nos jours, sous le balcon, une frise dont la partie sise à gauche du portail d'entrée a été restaurée fidèlement.

La première scène décrit un cortège militaire un peu différent du défilé raconté par le journal (il est probable qu'il y eut des repeints). Par contre, la "*rixse merveilleuse entre messieurs en habit noir*" semble bien correspondre à celle qui existe au-dessus de la porte d'entrée.

Hélas, la partie à droite du portail trop dégradée n'a pu être sauvée. Nous sommes très heureux d'en lire la description, sans pouvoir l'attribuer à son auteur !

(*) Catalogue de l'exposition Gervex. Paris Musées 1992, p.41 et 130. Dans ce même catalogue, p.28, le rédacteur cite partiellement le texte du journal : il écrit : « La guinguette - la Grenouillère - [c'est une erreur] était décorée de fresques de Lepic, Béraud, Gervex » et, dans sa note 13 p.80, il renvoie à l'ouvrage de A. Lanoux "Maupassant, le Bel Ami", Grasset 1979. Or dans ce livre, Lanoux ne fait que reprendre la citation de l'Univers Illustré : "La Cahute" ... on tourne en rond !



Au-dessus de l'entrée : "Une rixe de messieurs en habit noir..." - photo AMF

"Le Restaurant Fournaise va disparaître !"

SOUS ce titre ravageur, notre journal local reprend l'article d'un confrère parisien. Nous en livrons le texte intégral avant d'en commenter quelques passages.

CHATOU
Fournaise !...

« Le Restaurant Fournaise va disparaître ! C'est un événement dont s'est occupée la presse parisienne. Nous n'en voulons pour preuve que l'article suivant publié par notre grand confrère "Le Figaro", qu'il convient de reproduire *in-extenso* :

Demain Fournaise, le restaurant Fournaise si connu des vieux Parisiens, le fameux Fournaise des canotiers et des bicyclistes sera démoli. A la place de la jolie guinguette posée au bord de l'eau, dans l'île de Chatou, s'élèvera une importante maison à six étages, avec ascenseur, électricité et tout le confort moderne.

Pauvre et délicieux Fournaise, auberge surannée et déjà désuète, c'est encore du passé qui s'en va, car il appartenait par les hôtes qui l'illustrèrent, sinon à l'histoire, du moins à la chronique.

C'était un nid d'amoureux, un rendez-vous discret, galant, un peu mystérieux, où l'on allait pour canoter, pour se reposer et pour faire la fête.

On y venait le samedi soir, décidé à passer gaiement la journée du dimanche : il y avait là des artistes, des écrivains et des comédiennes qui n'avaient pas encore la gloire, mais la remplaçaient par la jeunesse, la beauté et la fantaisie. Et devant des fritures monstres, on parlait art, politique et patriotisme : on avait de ces belles conversations qu'ont les

jeunes gens enthousiastes et bien portants, on faisait des projets, on se confiait ses rêves, ses ambitions, ses grands espoirs et ses petits désirs, et vous auriez bien surpris tous les convives que le hasard avait réunis si vous aviez émis le moindre doute sur la gloire et le succès que l'avenir leur réservait.

Elle serait bien brillante, mais aussi un peu mélancolique, l'évocation des hommes et des femmes qui furent les familiers de ce restaurant destiné à disparaître demain sous la pioche impitoyable du démolisseur.

Il y avait là Renoir, qui illustra de son pinceau magique plusieurs portes de la maison ; il y avait le peintre Gilbert, et le comte Le Pic pour les tableaux duquel Guy de Maupassant et Victor Hugo écrivirent de leurs mains ces vers que nous avons recopiés hier.

D'abord un panneau représentant une tête de chien a inspiré à Maupassant ces graves réflexions :

Sous une gueule de chien
*Sauve-toi de lui s'il aboie,
 Ami, prends garde au chien qui mord,
 Ami, prends garde à l'eau qui noie
 Sois prudent, reste sur le bord ;
 Prends garde au vin d'où sort l'ivresse,
 On souffre trop le lendemain.
 Prends garde à la caresse
 Des filles qu'on trouve en chemin...
 Pourtant ici, tout ce que j'aime
 Et que je fais avec ardeur
 Le croirais-tu, c'est cela même
 Dont je veux garder la candeur !...*



GUY DE MAUPASSANT
 Chatou, le 2 juillet 1885

Victor Hugo lui même, sous un portrait d'aveugle, inscrivit ce quatrain :

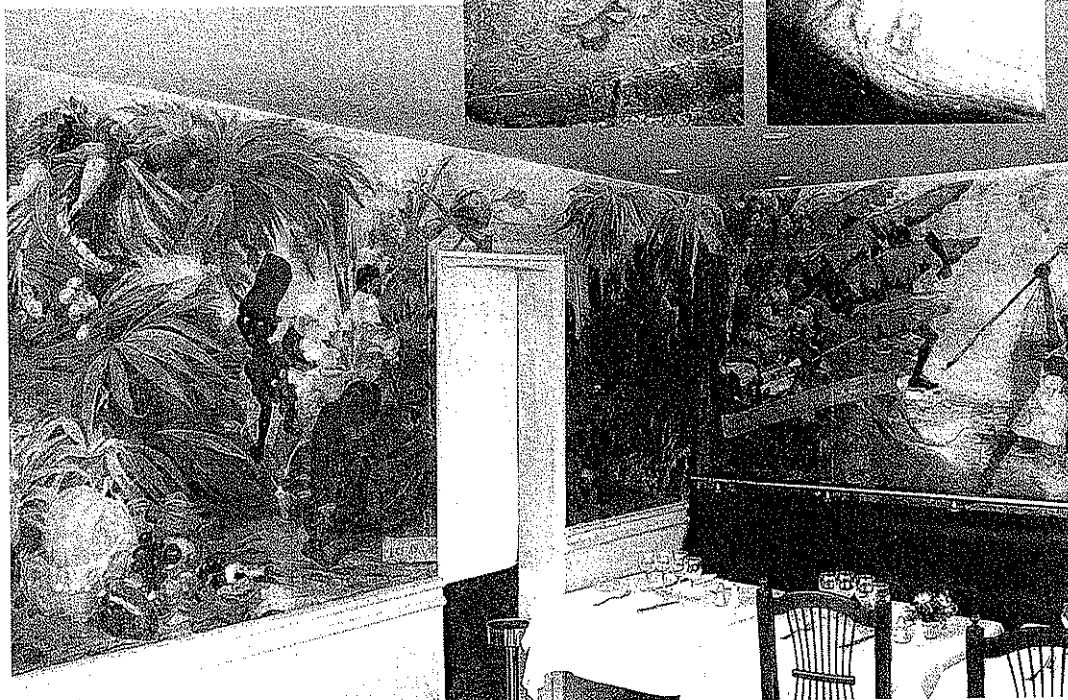
*Aveugle comme Homère et comme Bélisaire,
 N'ayant qu'un faible espoir pour guide et pour appui
 Celui qui donna du pain à sa misère,
 Il ne le verra pas... Dieu le verra pour lui !...*

VICTOR HUGO

Ces seuls souvenirs auraient dû nous épargner ce petit sacrilège : sans doute la jeunesse actuelle n'en souffrira pas beaucoup. Connaît-elle seulement Fournaise ? C'est trop près de Paris. L'automobile a fait naître des retraites plus lointaines, mais je suis sûr que des hommes comme Paul Déroulède, Maurice Donnay, Grosclaude, Montjoyeux, Alfred Capus et bien d'autres apprendront avec un peu d'attendrissement la nouvelle que le Fournaise de leurs vingt ans disparaîtra demain.

La petite île, toujours verte, que le pont abritait, sera bientôt un quartier populaire des environs de Paris. »

Manfred



(La Liberté de Seine et Oise
 n°36 - 6 septembre 1907)

La salle du restaurant rénovée.
 On voit une partie du décor mural restauré.
 Photo AMF - Cl. Blin

A cette époque, Alphonsine Fournaise, la fille du créateur, exploitait le restaurant depuis la mort de ses parents. Agée de 61 ans, voyant la baisse de la clientèle, elle en décida la fermeture et fit de nombreuses transformations pour y résider plus confortablement.

Eut-elle l'idée de démolir cette maison qui lui était chère ? C'est peu probable, les parents avaient fait construire, après 1870, un bel immeuble de trois étages dans l'arrière-cour (démoli de nos jours). Mais le bruit de la fermeture et des travaux entrepris suffirent sans doute à répandre une rumeur de démolition.

L'auteur de l'article reprend à son tour la description des peintures murales. Si le Comte Lepic, ses chiens, le poème de Maupassant reviennent une nouvelle fois confirmer ce que l'on sait déjà, on apprend que Renoir aurait illustré "plusieurs portes de la maison" ?

Serait-ce lui qui aurait peint le grand décor mural de la salle du restaurant et ses deux portes au premier étage ? Une illustration humoristique sur le soulèvement au Soudan à Khartoum contre les Anglais vers 1883-84, dont "Le Figaro" s'était fait l'écho (Bull. n°1, p.36). Sur le vêtement du personnage principal, on lit les initiales A.B., sur son pied, à gauche, un grand B.

On est loin de la signature habituelle du Maître. Se laissa-t-il aller à une scène d'humour malicieuse ? Peu vraisemblable. D'autant plus que les autres piliers de la salle, entre les fenêtres, comportent également des personnages de même style. Il a 42 ans, c'est probablement à un artiste plus jeune que l'on doit ce travail d'une facture de bon niveau. Il reste à le découvrir parmi la centaine d'artistes possédant ces initiales dans les dictionnaires !

Croquis de canotage

NOUS terminerons cette revue de presse par un article plus général, paru sous ce titre, racontant de manière humoristique les débuts d'un soi-disant apprenti canotier. Il illustre bien ce que certains cherchaient en pratiquant ce sport de loisirs. Paru en plusieurs épisodes, sur plus d'un mois, nous en donnons un extrait copieux, la place nous manquant pour une copie intégrale.

L'ÉVÉNEMENT ILLUSTRÉ N°107 - 27 juillet 1868

JE SUIS CANOTIER

J'ai vingt-six ans et j'ai acheté hier une jolie yole en acajou.

Mon premier bateau !!

Son ancien propriétaire a remporté beaucoup de prix avec : il faut que je fasse de même.

J'ai garé ma yole chez Baillet à Asnières. Je dois rendre justice au garage, mais je ne l'ai mise là que pour pouvoir répondre, lorsqu'on me demande où est-elle ?

- Au garage modèle. Ça fait bien.

J'ai loué une chambre dans la maison, ça me permet, le soir, de me mettre dans un débraillé culotté (c'est le suprême bon ton), et de me promener devant Weber et chez Désiré à la terrasse. J'épate les bons bourgeois et fais retourner les cocottes.

J'ai acheté une vareuse rouge et du vernis. La première chose que doit savoir faire un bon canotier, c'est de vernir son bateau.

Dimanche, je vais à Bougival !

J'ai bien l'intention de ne pas aller si loin, mais ça pose un canotier auprès de ceux qui vous écoutent.

Je me suis essayé hier tout seul.

Je fais d'affreuses *embardées* et mes avirons sortent des *dames* avec une constance que n'égale que ma maladresse.

C'est peut-être parce que j'y ai mis du suif. Je m'abs-tiendrai.

Je ne le croyais pas si *rouleur* ! Je ne suis pas rassuré ; mon concierge a appelé mon canot *boîte à morgue* !!!

Je suis équipé, mes bottes me coûtent quarante-cinq francs et Lolotte a profité de ce que je l'emmenais à Bougival pour se faire payer une toilette nouvelle.

Du reste, ça lui va fort bien, les jupes courtes, et puis elle me barrera.

Tout est prêt ; le nom que j'ai peint moi-même sur le dossier est sec.

J'en ai cherché un joli et distingué. J'ai trouvé *Cosette*.

Enfin, c'est demain mon premier voyage. Je ne suis pas sans être un peu inquiet... Ce diable de père Bouvier !

Je me réveille à quatre heures. Je me rendors, et n'ouvre les yeux qu'à neuf heures... Trop tard ! N'importe, nous n'irons que jusqu'à *Chatou*.

- Lolotte est prête ! Descends-moi l'*écope* et l'éponge, on ne sait pas ce qui peut arriver et n'oublie pas le croc !

Chargé des coussins, de la barre, des avirons, du guidon, avec mon chiffre en sautoir, le cigare aux lèvres, je descends majestueusement la berge !

Lolotte frémit d'impatience, je suis plus calme. Elle bout, elle veut partir, je m'aperçois que j'ai oublié certain paquet - je remonte le chercher ! - (Entre nous, c'est une ceinture insubmersible, je ne sais pas nager !).

Lolotte m'appelle *canotier de carton* ! Embarque !!!

Lolotte veut sauter dans son canot ; mais, comme elle perd l'équilibre, elle jette un cri et devient souple comme un gant. Je l'installe.

Nous partons.

Sans avoir peur... Je suis loin d'être rassuré ; à chaque mouvement que je fais, le bateau *se dérobo*, et Lolotte hurle !...

Comment donc font ceux que je vois passer devant

nous en me narguant ??? (Pour être poli).

J'ai mis le paquet à ma portée.

Lolotte barre en dépit du bon sens ; je lui ai pourtant dit que c'était "comme les ânes de Montmorency", qu'il fallait tirer du côté où elle voulait aller.

Je lui fais des observations.

Elle ne m'écoute pas... Tout à coup, je la vois pâlir.

Elle a le mal de mer ?

Non !... Ses yeux fixes m'effrayent !

Elle balbutie, et d'un air effaré, affolé, elle me montre quelque chose derrière moi.

Je me retourne.

Ou plutôt non..., nous nous retournons avec Lolotte et le bateau !...

Nous étions à *l'avant d'un toueur* et la chaîne nous a soulevés et retournés ! [...]

Deux heures après, je reprends mes sens dans une petite chambre qui empoisonne le goudron, et au milieu d'un bruit infernal.

- Et Lolotte ?...

Mes cheveux se hérissent !

L'heure de l'accident. - La municipalité a bien interdit les baignades, mais elle n'a pu défendre de tomber à l'eau par accident. L'heure du bain est devenue l'heure de l'accident... Un tour en périlsoire dans un costume troublant pour les promeneurs et le bain est pris.



MA SECONDE COURSE

Je disais donc que j'avais les yeux hagards, la poitrine, etc. J'en passe, ... dans un endroit noir !...

- Où suis-je et où est Lolotte ?

Je crie. Un marinier entre... Je devine... Je suis sur le bateau qui descend certains chalands à Rouen. Le *toueur*, le bruit... C'est la chaîne qui se déroule sur les cabestans.

- Et Lolotte ?

- Ah ! C'te dame qu'était avec vous ?

- Oui...

- Ma femme lui a prêté une cotte. Elle va bien. Elle mange la soupe avec nous.

- Qu'est-il donc arrivé ?

- Pardine là... Vous êtes venu comme un monsieur... vous mettre sur la chaîne... elle a joué avec vous.

- Et mon bateau ?

- Il est amarré à l'arrière. Vous allez mieux ?

- Très bien... Mais je me sens comme gonflé. Laissez-moi... un instant.

- N'vous gênez pas... C'est la goutte que vous avez bue...

Pendant le silence, le brave homme continue :

- Ah ! Sans mon p'tit... Peut-être qu'à c't'heure...

- Croyez bien que je n'oublierai pas votre petit, mais, au fait, où m'emmenez-vous donc ?

- Pardine ! là... J'peux pas m'arrêter... Cependant, si vous voulez, à Bougival, j'pourrai vous accoster !

- A Bougival, ça me va !

- Vous m'avez fait un *tiér souleur* (sic), et sans mon p'tit...

- C'est convenu... Je n'oublierai pas le petit, mais vous n'avez pas une culotte?... J'aimerais assez aller sur le pont !

- Deux, si vous voulez.

- Une seule fera mon bonheur.

Je reste seul et envisage la situation.

- Dois-je ou ne dois-je pas continuer le canotage ?...

Je n'en suis pas mort ; mais s'il faut que j'en fasse chaque fois dans ces conditions..., ce sera peu amusant. Le mieux est d'apprendre à nager !

Je passe ma culotte et sur le pont.

La première chose que je vois, c'est Mlle Lolotte, qui, rassurée sans doute sur mon compte, savoure une plantureuse soupe aux choux.

Je veux paraître froissé.

Elle rit !

... Je ris !

A Bougival, on m'accoste. Je donne vingt francs au "p'tit" - qui est grand comme un chêne - et je quitte celle qui m'a joué un si mauvais tour.

* *

Nous restons à Bougival : ce pays est si charmant. Je me suis lié avec des hommes de lettres, et je ne sors pas du restaurant de l'Union où je me suis fait montrer la salle où mangent les artistes*.

Maintenant, je la montre et fais admirer les peintures de Corot, Anastasi, Desjobert, Ternante, etc.

Je connais la Maison rose de Goupil et le père Seurin de la Grenouillère, remplacé par Duc, par parenthèse.

Chez Gié, je me suis lié avec tous ces messieurs.

La Grenouillère n'a plus de secrets pour moi. Je fais l'aimable auprès de ces dames.

Lolotte m'a même fait un noir à cause de la petite Esther, à qui je montrais à faire la planche. Toto, Angèle, Lucile, Louisa, Nelson et cent autres minois aussi gais, aussi jeunes, me font barboter, à qui mieux, mieux, lorsque je prends ma leçon.

Car j'apprends à nager : déjà je ne fais pas mal la brasse. Mais il y a tant de jolies femmes qui nagent avec grâce,

que, lorsque je veux les imiter, je bois régulièrement mon coup.

Pendant Ernest, mon maître nageur, me soutient que, dans une quinzaine, j's'rai un vrai éperlan. En attendant, il me soutient avec une corde.

Par parenthèse, chaque baigneur demande si l'eau est bonne. Moi, je l'ai trouvée toujours bien mauvaise à mon égard. [...]

D'abord, j'ai donné mes bottes ainsi que la fameuse vareuse rouge. Une noire et un maillot blanc complètent mon nouveau costume.

M. Thierry veut bien me donner des conseils.

Ah ! Capitaine de la *Reine Mab*, que n'ai-je votre coup de plume ?

Il plume très bien.

Ce que j'aime plus que Lolotte, c'est me promener dans un *Océan* que j'ai acheté. Dans ces bateaux-là, il n'y a pas de danger. [...]

Cependant, je ne peux pas m'y promener toute la vie et, de temps en temps, je monte *Cosette*. Mais avec la prudence de l'Indien des prairies.

Hier, Lolotte m'a signifié qu'elle voulait aller aux courses de l'île de Croissy dans son bateau. Elle est enragée !

De Bougival à Croissy... C'est loin comme un demi-boulevard Haussmann !

J'ai répondu affirmativement.

Et je m'exerce ! Depuis ce temps-là... j'ai ampoules sur ampoules.

Je mets des gants, quand il n'est plus temps.

C'est demain !

Lolotte arrive en riant comme une folle... Je la regarde. Elle s'est mise en caleçon de bain. Ça promet. [...]

Lolotte me parle, je n'entends rien.

Tout à mes avirons !

La sueur me coule dans les yeux !

Je vois tout de même !

On se moque de moi. Je continue.

Aie !!! Une embardée ! J'ai eu une peur !

Lolotte qui s'est cramponnée aux plats bords du bateau ressemble à une araignée malade...

Je ne vois rien !!!

Mon lorgnon a disparu. Je n'ose me retourner pour voir si nous arrivons. Ma yole ne plaisante pas avec ces sortes de mouvements.

Lolotte, plus rassurée, m'assure que cela va mieux. Je le crois bien. J'ai les tempes qui me battent, pas un fil de sec sur moi, et j'apporte à bien faire aller mes avirons une tension d'intelligence à percer le mont Cenis, rien que par la volonté.

Je connaîtrai toutes les boutiques à poissons qui émaillent le bord de l'eau. Lolotte me barre dessus comme si elle le faisait exprès.

Une, entre autres, la fait tomber sur les genoux et moi sur le dos. Quelle douleur !

Elle nous fera jamais remonter sur celle-là.

Je le parie bien !

J'y ai gagné d'y voir que nous approchons...

Je redouble de prudence...

Nous arrivons.

Nous n'avons accroché que cinq bateaux dont le dernier m'a coûté une dame, perdu l'ombrelle à Lolotte et attrapé un coup de soleil sur le cou... Qui me cuit !... Qui me cuit !...

Enfin !!! J'ai donc fait mes débuts !...

(*) Célèbre hôtel-restaurant créé par Mme Souvent, devenu plus tard "Hôtel Roche". Vers 1830-1850, il devint le rendez-vous de nombreux peintres qui couvrirent les murs de paysages et sujets divers (Bulletin n°7, p.16).



A. GREVIN

— Madame dédaigne ?
— Du tout, du tout, madame daigne ?

Journal amusant
n° 497 du 8-07-1865

UN VIEUX LOUP DE MER

Lolotte, sous son enveloppe rondelette, cache une âme de fer.

Elle est tombée à l'eau ; que lui importe ! Elle veut devenir une fine canotière.

Moi qui suis toujours vis-à-vis d'elle d'un avis diamétralement opposé, je me décide à faire cadeau de ma yole à Ernest.

Il est dit que je porterai malchance à tous ceux à qui je veux du bien, car il manqua d'en mourir.

Il me dit que c'est de joie ; moi, je crois que sa chique qu'il a avalée y est pour quelque chose.

Les courses sont charmantes.

J'entends tenir *L'Hirondelle* contre *Persévérance* et *Caoutchouc* contre *Bonnet-Vert*.

Il paraît, toujours d'après ce que j'entends dire, que *Caoutchouc* s'est très mal comporté : qu'il s'est mis en travers au virage, et qu'à la bouée, les avirons ont touché.

Je ne le suis pas moins et fulmine comme un gros canotier qui crie tout ça.

Teint rougeaud, cheveux blancs et ras ; casquette de sport avec l'ancre ; maillot, pantalon, bottes *Werdeck*, vareuse noire avec ruban des courses, etc. Quarante ans et une pipe fort belle en écume.

Tout le type du monsieur qui a été en mer et qui appelle tout le monde *mousse*. [...]

Il entame une histoire toute pareille.

— Tenez, c'était...

J'écoute : un loup de mer, c'est instructif pour moi.

Diabre ! Il a été huit fois à Rouen en *périssotte*. Ernest, qui me suit, hausse les épaules et m'affirme que c'est un *bonnetier de Chatou* qui n'a jamais mis les pieds dans un bateau, même dans celui du passeur, et qui, pour venir aux courses, prend le pont.

Et moi qui l'écoutais... Je le prends en grippe.

JE DESCENDS LES GRANDS PONTS

Un mois s'est écoulé.

Exalté par un ami... et une occasion hors ligne..., je vais à Bercy pour acheter un bateau.

J'arrive chez Nion, un constructeur que j'appelle *Ugène* (c'est le chic) et le prie de me montrer l'occasion hors ligne.

C'est une horreur, à vingt-et-un pieds à francs bords et qui rappelle la grâce du bateau à charbons - qu'il me montre.

Et il est peint !

Comme il est sec, Nion y verse un seau d'eau. Une écumoire ne la passerait pas avec plus de promptitude. Nouvelle noyade, nouvelle passade.

Je ne peux pas acheter ça ?... Et moi qui me suis équipé et préparé pour passer les grands ponts - c'est-à-dire Paris.

Alors on m'en montre un autre. - Un *vernis* à deux. Un deux charmant ! Jolie forme, fonds ronds... bien raidé, et compris !... Il y a même des *boîtes à suif* sous les bancs ! *Ugène* m'assure qu'il est à mettre sous globe. Lolotte m'ordonne de le prendre.

Je veux l'essayer avant de me risquer.

Trois hommes de bonne volonté le chargent sur leurs épaules, et c'est dix minutes après et entre deux trains de bois que j'étreigne ce bijou.

A la bonne heure - bonne assiette et doux à la remonte.

Je le prends !

Ugène me donne de bons conseils et une poignée de mains à m'estropier.

Nous partons.

Je suis bien à l'aise et la gauche du barreur. Je dois arriver ainsi au rendez-vous que j'ai donné à un de mes amis.

Il paraît que c'est un canotier celui-là...

C'est au Pont-Neuf, à midi.

Je marche bien, et sans un bateau à pétrole qui veut m'écraser, rien ne troublerait ma douce quiétude.

Enfin, j'ai donc un canot où je peux me moucher !

Nous prenons le petit bras... le petit bras aux cauteuses - ainsi nommé parce que l'Hôtel-Dieu y donne et y jette...

C'est plein de pêcheurs... et de rats !

Lolotte frémit ; moi, je voue une haine de nègre à la friture.

A midi, nous sommes au terre-plein du Pont-Neuf*. [...]

Arthur Jaime

(*) A cette époque, cela se pouvait, il n'y avait pas de berge en pierre.



La barreuse sérieuse. - N'a pas sa pareille pour attraper les philistins qui se promènent dans des sabots sur sa rivière, et pour crier à son équipe : Bravo, Pas ! hardi !... allons donc, le deux, ne soufflez pas comme un hippopotame, mon vieux !...

EUGÈNE MURER

un ami des Impressionnistes

Ouvrier, littérateur, peintre, pâtissier et collectionneur

ACHATOU, dans le Musée Fournaise, une petite huile sur bois est présentée. Elle mesure 21 cm sur 30. Elle est signée "Murer" en haut, à droite. Elle n'est pas datée. Murer ?? Un inconnu, ou presque.

Ce tableau "Pivoines et violettes", peint par l'artiste à Auvers-sur-Oise dans les années 1890, fut découvert par Jean et Hélène Adhémar. Le marchand en voulait 50 F : "le prix du cadre". Ils n'hésitèrent pas. Murer, ils le connaissaient ! Ce fut un défenseur de l'Impressionnisme.

Plus tard, après la mort de Jean, son mari, ex-Conservateur en chef du département des Estampes à la Bibliothèque Nationale, Hélène, ex-Conservateur en chef du Jeu de Paume, première présidente, puis Présidente honoraire des Amis de la Maison Fournaise, fit don du petit tableau à l'Association qui le déposa au Musée.

Le don eut lieu en mars 1994. Madame Hélène Adhémar nous a quittés en 1998, bien tristement. "Être oublié, c'est n'être plus" a écrit Eugène Murer dans ses carnets.

Nous rendons ici hommage à Hélène Adhémar, grande dame de l'Impressionnisme qui défendit la Maison Fournaise et que nous n'avons pas oubliée.

Eugène Murer. Vous avez dit Murer ? Non, Eugène Meunier. Pourquoi Murer ? On ne sait. Eugène ? Non, puisque le Docteur Gachet l'appelait Hyacinthe et que sa demi-sœur Marie Meunier ne l'a toujours appelé qu'Auguste ! Gên-Mur ? Oui, c'est sous ce pseudonyme qu'il signait ses œuvres littéraires. Quel original ce Meunier-Murer : travailleur prolifique, aimable, intelligent, généreux et beau. Sa vie a été un roman auquel il n'a manqué qu'une fin heureuse.

Il est né à Poitiers en 1841, un 20 mai. Désirant toujours se rajeunir, il se disait né en 1846 ou 1848, et à Moulins ! Gardons 1841 et Poitiers⁽¹⁾ pour une naissance obscure de "mère non désignée". Pourtant, les Meunier, ses père et mère, se sont décidés à le reconnaître, mais en 1856. Il avait alors quinze ans ; heureusement pour ce pauvre gamin, une grand-mère s'était chargée de sa frêle existence.

Pensionnaire à Moulins, il fréquenta Pierre Outin et Armand Guillaumin, qu'il retrouvera plus tard à Paris, devenus peintres et connaissant d'autres peintres. Après une chute à cheval qui le rendit, une chance, inapte au service militaire, pour ankylose de l'épaule et du bras droits, on le retrouve jeunet à Paris.



Portrait d'Eugène Murer - Pierre Outin, dessin 1864.

Il n'a pas eu le temps de faire des études. Il sait lire ; il lira beaucoup. Il sait écrire ; il écrira beaucoup. Il sait compter ; il saura gérer ses finances. Notre Rastignac en herbe va s'occuper un an chez un architecte. Il est "saute-ruisseau", c'est-à-dire coursier.

Mais il trouve un emploi d'apprenti chez un pâtissier : Eugène Gru. Ce Ragueneau socialiste du faubourg Poissonnière taquinait la muse en même temps que la crème ! Auteur oublié de nos jours de "Morts violentes" - récits de terreur - ce Gru, aimable et pittoresque causeur, va apprendre à son jeune apprenti les joies du vol-au-vent réussi et le goût de l'écriture. Gên-Mur était né.



[III. 2]

Eugène Gru
d'après le dessin
d'André Gill,
Lithographie de
Ch. Clérice.

Son premier texte, "Frémès" ou "Comment se vengent les bâtards ?" (en était-il un ?), lui valut les compliments de Victor Hugo exilé à Jersey.

*« Mon jeune Ami,
Merci mille fois de votre livre charmant.
Il m'est doux, dans mon exil, de voir qu'il est encore
en France de jeunes cœurs intrépides qui prennent en
mains la défense de ceux qui souffrent.
Quelle leçon pour les Mères !...
Je voudrais, jeune homme, pouvoir troquer ma vieille
gloire contre votre jeune renommée.
Soleil qui se couche, j'envie l'étoile qui se lève.
Encore une fois merci.
Je vous salue. »*

Gru eut aussi le mérite de faire rencontrer à son jeune apprenti la bohème de l'époque : Champfleury, Desbouts, Cordey, Goeneutte, Desnoyers... Cabaner.

A vingt-quatre ans, Murer est installé pâtissier à son compte, 95 boulevard Voltaire. Il réussit, devient restaurateur.

Il s'est marié, mais sa femme meurt très tôt, lui laissant à élever un fils unique : le petit Paul. C'est à ce moment qu'apparaît Marie Meunier, la demi-sœur d'Eugène : compétente, indispensable collaboratrice et charmante.

Après les désastres et la disette des années 70 et 71, les Parisiens se jetèrent sur la pâtisserie ! Murer et sa sœur, écrasés de travail, firent face !



RENOIR
Portrait de Marie Meunier
Peinture 1878.

Washington National Gallery of Art - Collection Chesterdale

(III. 3)

Par quel heureux hasard Murer retrouva-t-il dans la grande ville ses anciens condisciples de Moulins ? On ne sait. Pierre Outin et Armand Guillaumin (ex-élève de Cabanel) avaient choisi les sentiers de l'Art, sinon de la gloire. Ils étaient peintres et amis des "révolutionnaires". Dans leur sillon : Pissarro, Renoir, Monet, Sisley, Cézanne.

Voilà notre pâtissier, qui était déjà écrivain, enthousiasmé ! Ils sont dans la débîne ! Qu'à cela ne tienne : il va les aider, d'autant plus qu'il est fou de leur peinture. Il achète leurs tableaux, non dans un but spéculatif, ils sont à cette époque si peu connus - seront-ils un jour ? -, mais parce qu'il a le goût des belles choses.

De plus, ce mécène les invite tous les mercredis boulevard Voltaire à "manger la soupe". "Venez quand vous voudrez, votre couvert est mis".

« Nous ne pouvons passer sous silence l'existence d'un pâtissier du boulevard Voltaire, qui, après avoir fait fortune, sentit tout à coup, il y a quelques années, surgir en lui une admiration peu commune pour la nouvelle école ; alors les achats commencèrent. Il ne se ruina pas celui-là, mais c'est tout juste. Peu à peu, la fièvre de l'impressionnisme se ralentit chez le pâtissier à un degré raisonnable. Il n'acheta plus que peu, très peu. Ce qui ne l'empêche pas de conserver religieusement les toiles dont il s'est rendu acquéreur : pour un temps meilleur, c'est lui qui le dit.

En a-t-il de ces toiles ? Son appartement, situé au-dessus de la boutique, en est bondé. Dans l'antichambre, dans la salle-à-manger, dans le petit salon, dans la chambre à coucher, dans les... Il y en a partout. A terre, collées contre le mur, au plafond, suspendues dans l'air, dans l'alcôve, clouées près du lit.

Et rien n'est plus drôle que de voir cet homme en tablier blanc, le bonnet du mitron sur la tête, quitter sa boutique et se diriger allègrement vers l'atelier d'un des chefs de l'impressionnisme, d'où il ne sort jamais sans emporter une toile plus ou moins grande.

- C'est moi qui fais la pâte, et c'est le patron qui achète les croûtes, nous disait dernièrement le gâte-sauce de la maison. »

(Extrait du *Gaulois*, janvier 1880.
"La journée parisienne")

Murer eut l'idée de commander des portraits à ses amis peintres. Ce furent au total six portraits : lui-même, Marie et Paul, par trois peintres.

Mlle Marie fut peinte par Guillaumin, puis par Pissarro (1877) ; très beau pastel. La même année, Renoir peint "La Femme en blanc" en médaillon ovale (Marie Murer - h.s.t. 67/57 cm Washington - National Gallery of Art - Chester Dale Collection).

Renoir, en petit format, représenta Murer. Ce portrait n'a quitté Auvers qu'après la mort de notre héros (1877 h.s.t. 46/38 cm - Rancho Mirage Collection Mr et Mrs Walter H. Annenberg).

Pissarro a immortalisé Murer en bandit - tête et cou enserrés d'un foulard rouge (C.P.E.M. 1878 h.s.t. 67/56 cm - Springfield Massachusetts Museum of Fine Art).

Et, enfin en 1879, Renoir a peint Paul Meunier, le fils d'Eugène. C'est le délicieux tableau dit "Jeune garçon en velours".



RENOIR
Portrait de Paul Meunier,
fils de Murer, 1879
"Jeune garçon en velours"

(III. 4)

Citons également un portrait de Murer par un artiste inconnu (Album Mariani, fascicule paru entre 1900 et 1903, Bibliothèque du Musée d'Orsay).

En 1894, à Auvers, Charles Goeneutte grava à l'eau-forte un portrait "Auguste Murer pictor".



[Ill. 5]
Norbert Goeneutte
Peintre-Graveur

La collection Murer fut décrite par Paul Alexis, dit "Trublot", dit "Trutru" dans "Le Cri du Peuple" du 21 octobre 1887 (extraits).

« Y a beau temps qu'Trutru vous a promis d'vous faire passer un quart d'heure agréable, au milieu des raretés et des richesses impressionnistes d'la collection au copain Murer, un des amateurs d'impressionisme (sic) qu'en possède le plus. C'te collection peut faire la pige avec celles d'l'historien et critique d'art, Théodore Duret, du père Choquet, d'M. Doria, un descendant des doges d'Gènes - rien qu'ça ! - et du comte d'Bellio, gentilhomme bulgare. Vous voyez qu'a va loin, la peinture impressionniste ! [...]

Dame, les collections, vous vous imaginez sans doute pas c'que c'est, vous autr's, si vous en avez point ? C'est comm' une personne vivante, ça a son histoire comm' une Dédéle aimée. Ou bien, c'est comm' ces grands fleuves qui roulent d'plus en plus majestueux, et qu'ont pourtant commencé par un tout p'tit filet d'eau.

Alors, voici l'origine d'celle d'mon aminche. Un matin d'été, après les horreurs d'la guerre, vers 1872, comm' y passait sous l'pont Michel, à Pantin, v'là qu'Eugène Murer s'sent frapper sur l'omoplate.

- Tiens, c'est toi !... Quèqu'tu fiches ici ?

Y v'nait d'r'connaître un ami d'enfance, Armand Guillaumin, qu'y avait pas revu d'puis la fin de l'Empire. Dame, c'est si grand, c'Paris. Et puis, qui va-z-à gauche, qui va-z-à droite ! L'littérateur et l'peintr' n's'étaient plus rencontrés d'puis beau temps, et sans savoir pourquoi.

On alla d'abord trinquer sur l'zinc. Puis d'là, à l'atelier. Et cinq heures après, Ugène, qui, c'jour-là, s'trouvait douillard, sortait d'chez Guillaumin avec eun p'tite toile sous l'abattis, qu'y v'nait d'y ach'ter.

* *

V'là la source toute simple d'c'te collection. Y faut dire aussi, qu'Murer est un forcené de réalisme, qui s'trouvait naurell'ment organisé pour comprendre la peinture claire. Guillaumin lui fit peu à peu connaître ses camarades. Une toile après l'autre, ça fait vite la boule d'neige. Aussi quinze ans après, voici les vrais bijoux d'couleur et d'dessin, qu'on peut admirer chez l'aminche... [suivait une description détaillée des 122 tableaux de la collection]...

Ouf ! La v'là, cette collection d'un homme d'goût, qui, quèqu'jour, vaudra les yeux d'la tête.

Main't'nant, les aminches, j'voudrais bien pouvoir vous les montrer les un's après les autres, ces peintures, mais y a pas mèche : y en a trop !

C'pendant, y a pas d'bobo : p't-être bien qu'un jour la patronne^{es} vous les montr'ra dans not' salle des dépêches. C'est ça qui s'rait rupin ! Dame, faut-y pas mettre le beau à la portée du pauw' peupl', quand on peut ? [...]

Trublot

Plus tard, alors qu'il vivait à Auvers, il acheta un Cézanne : "Bouquet sur papier blanc", puis deux toiles de Vincent Van Gogh dont "Les Fritillaires, couronne impériale", entrée au Louvre avec la collection Camondo⁽³⁾.

A Paris, Murer et le docteur Gachet s'étaient rencontrés. Homme de science et artiste tout à la fois, Gachet avait acheté une maison à la campagne, dans le quartier des Vessenots à Auvers-sur-Oise, dans le but de soigner sa femme de santé fragile. Le docteur partagera toute sa vie, son temps, entre Paris où il travaille - psychiatre, pneumologue, homéopathe, médecin des chemins de fer - et la campagne qu'il aime. Il y peint, il y grave, installé dans sa maison-atelier auver-soise.

En 1878, Murer tomba malade. Gachet l'accueillit pendant un mois dans sa maison - ainsi qu'il le fera plus tard pour le gentil Norbert Goeneutte, "le titi parisien" devenu tuberculeux, sans doute...

Murer croit en l'efficacité des "pilules" du bon docteur. Bien d'autres en étaient convaincus, « à la troisième cuillerée, c'était réglé : c'est merveilleux », a écrit Pissarro.



Portrait
du Docteur Gachet
1891 - Peinture
Musée du Louvre

Illustration tirée de :
Norbert Goeneutte,
sa vie et son œuvre,
Edition Mayer 1978.

[Ill. 6]

Auvers plaît tellement à Murer que Gachet lui trouve un terrain en vente à côté de "la Maison du pendu" peinte par Cézanne. C'est dans le quartier de Four (four banal ?). Une vaste maison va être construite, nantie d'une tour. Gachet l'appellera "le Castel de Four". Les travaux sont achevés en 1880. Murer, qui a vendu son appartement et son fonds parisiens, accroche sa collection chez lui à Auvers ! Il a enfin de la place, surtout après la construction de sa galerie-atelier. Le dernier dîner amical du mercredi a lieu le 14 juillet 1880, faste alimentaire, éclairage à l'appui ! Adieu Paris !

Quelle belle vie s'offre à lui ! Il a son bateau, il pêche dans l'Oise, va au marché à Pontoise, se passionne pour la culture des fleurs : pivoines, violettes, pavots, chrysanthèmes, qui seront ses modèles, épanouis ou même fanés.

Le pâtissier-écrivain va pouvoir s'adonner à la peintu-

re : son rêve. Il a placé son capital parisien en achetant à Rouen "l'Hôtel du Dauphin et de l'Espagne" près du pont Corneille. Toujours "mordu", il y exposera sa magnifique collection, dont trente Renoir.

Mais, en 1896, il devra liquider l'hôtel de Rouen, difficile à gérer. Et, nouvelle complication, Mlle Marie se marie ! Et lui demande des comptes. L'affaire reste obscure. Murer avait-il accepté l'aide pécuniaire de sa sœur sans lui donner un salaire ? Ceci oblige Murer à mettre en vente, à l'amiable, la presque totalité de sa prestigieuse collection impressionniste.

C'est tardivement que "Bali", comme l'appelait Paul Meunier enfant, se marie après vingt-quatre ans de vie commune avec son frère et son neveu. Devenue l'épouse de Jérôme Doucet, poète, écrivain, elle quitte Auvers en 1897 avec quelques tableaux restés en sa possession.

Murer est âgé de cinquante-deux ans environ. Il cherche toujours à se rajeunir... Ses amis parisiens sont en général des peintres reconnus, si l'on excepte Sisley, retiré à Moret, et Pissarro qui peine à Eragny. Monet est à Giverny. Renoir, qui a réussi, n'a pas oublié Murer. Ils correspondent. Renoir conseille Pont-Aven, et surtout l'Algérie où Murer passera deux ans.

A Auvers, il ne connaîtra pas la solitude. Autour de lui gravitent les frères Goeneutte, Cordey, Giran-Max, Clary Baroux, Delattre et Andréas, peintre de Rouen qui se noiera dans l'Oise... Et, bien sûr, le docteur Gachet entre Paris, où il travaille, et Auvers, où il grave et peint.

Littérateur certes, inclassable, mais non banal, Murer termine en 1883 "Pauline Lavinia". Dans ce roman, la bâtardise est une fois de plus développée. Paru en feuilleton en 1883, puis édité en 1887, "Pauline Lavinia" nous permet de retrouver l'énumération de la collection prestigieuse de Murer qui, cette fois, la place dans un luxueux hôtel de Neuilly, issu de son imagination, et non dans son entresol du boulevard Voltaire.

Durant l'été de 1905, Murer exposa à Liège. Il y resta plusieurs mois et revint bien souffrant et fatigué au Castel de Four.

Il mit de l'ordre dans ses affaires ; six mois après, perdit la vie.

Le Docteur Gachet et Frédéric Cordey, peintre et ami, exécuteur testamentaire, furent seuls au cimetière d'Auvers pour le dernier voyage d'Eugène Murer.

Détail affligeant : le Conseil municipal d'Auvers jugea - avant de les accepter - les douze pastels légués par l'artiste "objets sans valeur et d'une conservation difficile". Certains sont visibles dans la Mairie et dans le musée Daubigny à Auvers. Au Musée d'Orsay, à côté de ses amis impressionnistes, figure "Bords de l'Oise" peint par Eugène Murer en 1903. Ce tableau fait partie de la donation Paul Gachet, fils.

Autre détail amer : un an après la mort de l'artiste, en 1907, son portrait, peint par Renoir, fut mis en vente par son fils Paul, sculpteur, puis garagiste du côté de Beaulieu-sur-Mer. Ce chef-d'œuvre, dont Murer ne s'était jamais séparé, fut mis à prix 6 000 F Dédaigné

Extrait de "Pauline Lavinia"

« [...] Puis il [Armand] acheta bon marché, à l'époque où personne n'en voulait, des tableaux d'impressionnistes et attendit. Cette Ecole nouvelle, fille légitime de Delacroix, Courbet, Corot, dépositaire des saines traditions de l'art, commençait à faire parler d'elle.

L'opinion, mise en émoi par une presse railleuse et légère, hostile comme toujours à tout ce qui sort des voies battues, se montra d'abord très récalcitrante. Puis des amateurs intelligents se groupèrent et combattirent le journal aveugle par le journal éclairé. Convaincus, ils finirent par convaincre la foule, qui courut examiner l'œuvre d'une poignée d'artistes consciencieux, pleins de talent et surtout pleins de courage. Tous pauvres, sans amis influents, sans protections officielles, n'avaient-ils pas l'audace de barrer la route à l'armée classique et de lui dire : "Vous ne savez rien ! Tout est sombre et de convention dans vos tableaux. Allez d'où nous sortons. Allez à l'Ecole vivifiante du plein air. Là seulement se puise l'originalité, la puissance, la vie qui vous manque".

Aussi les montrait-il avec orgueil ces fameux tableaux ! Il les avait placés au premier étage. Son cabinet de travail et sa chambre de repos en étaient bondés. Pas le moindre coin de mur ne s'apercevait. Tout était couvert. Le charmant et gracieux figuriste Renoir se voyait à côté des Pissarro, l'austère et mélancolique paysagiste ; le puissant Cézanne étalait ces pommes merveilleuses près des vues de Paris du vigoureux Guillaumin. Plus loin, Claude Monet côtoyait de ses fantaisies somptueuses le sympathique et joyeux Sisley. Mlle Morisot montrait aussi ses productions élégantes, un peu mièvres, mais toujours ravissantes, et près d'elle s'épanouissaient les délicieux paysages du clair et brillant Vignon. Non loin de là, les Manet reposaient près des Delacroix.

Eugène Murer

par les marchands parisiens, il finit par être acquis pour 2 500 F. Il a depuis fait son chemin. Mais qui se souvient du modèle ?

Si vous allez au cimetière d'Auvers, saluez Eugène Murer qui fut un homme de qualité. Il repose, non loin de Vincent Van Gogh, qu'il eut le temps de connaître. On lui doit le récit des derniers jours du pauvre Vincent.

« Vincent Van Gogh critiqua Murer qu'il rencontra peignant sur le motif dans la campagne auversoise, en 1890.

"Vous êtes maigre, me dit-il sans ménagement, et vous faites de la peinture de maigre. C'est trop sec. Il faudra graisser cela".

"L'observation était juste", a écrit Murer dans son journal. »

D'après Paul Gachet fils.

"Hic Jacet MURER", Ouvrier, littérateur, peintre, 1846-1906.

L'ami Rupert Carabin devait sculpter Murer en médaillon. La place est restée vide...

Avis aux jeunes sculpteurs : comblez le vide !

Suzanne BERTAULD

(1) Sa mère était la fille d'un chirurgien de Moulins. On l'envoya discrètement accoucher à Poitiers.

(2) Séverine qui succéda à Jules Vallès.

(3) On a dit, à tort, que, de son vivant, un seul tableau de Vincent Van Gogh aurait été vendu : "Les Vignes rouges", qui fut acheté par Anna Bosch, la sœur d'Eugène Bosch, tous deux membres du célèbre groupe des "Vingt" de Bruxelles et ami de Vincent qui fit d'Eugène Bosch un très beau portrait.

Les illustrations 1, 2, 3, 4, 5 sont tirées du livre :

Deux amis des Impressionnistes : le Docteur Gachet et Murer. Edition des Musées Nationaux 1956.

Ouvrages écrits par Eugène Murer

- LES BATARDS. I. 1 vol. in-12, 18 p. *Frémès*. Paris. Arnould. 1876.
- LES FILS DU SIÈCLE. 1 vol. in-12, 271 p. *Les Fils du siècle. Sous les roses. La peine de mort. Le fou* (à Guillaumin). Paris. Arnould. 1877.
- PAULINE LAVINIA. 1 vol. in-12, 356 p. orné d'un dessin de Pissarro. Annoncé dès 1876, ainsi : pour paraître prochainement *Les Bâtards*, II. *Pauline Lavinia*. Jules Lévy. 1887.
- LA MÈRE NOM DE DIEU. 1 vol. in-12, 318 p. *La Mère Nom de Dieu*, à Victor Vignon. *La brûleuse*, à Paul Alexis. *Les poules noires*, à Ferdinand Lepage. *L'araignée du coin*, à M^{me} Marie. *Un rêve de bourreau*, à Thomas Wrill. *Un quart d'heure d'amour*, à M^{re} William. *Mam'selle Fleurette*, à André Valdy. Jules Lévy, 1888.

Projets annoncés sur "La Mère Nom de Dieu" :

- LES GUEUSES. Poésies illustrées, par Georges Ripp, de six gravures hors texte.
- MADAME PHILIS.
- HISTOIRE DE QUATRE PEINTRES.

Quelques lettres de Renoir à Murer (extraits de "Lettres impressionnistes")

Mon cher Murer,

J'ai l'intention de vous demander le portrait de Sisley, pour mon exposition du 1^{er} avril et peut-être le vôtre⁽¹⁾.

Venez donc me voir si vous êtes à Paris un jeudi, mais pas le matin.

Je vais à Louveciennes tous les jeudis.

Je ne reviens qu'à deux heures.

Si vous ne pouvez pas, mettez-moi un mot, je vous prie.

Je ne vous promets pas encore d'aller vous voir, je suis très occupé et, de plus, ma mère est malade depuis un an. Quand j'ai une minute, c'est pour Louveciennes.

Dites bien des choses à votre aimable sœur, et

A vous.

RENOIR.

*
* *

Mon cher Ami,

Vous avez un torse qui vous attend chez ma crémière⁽²⁾.

Mille choses aimables à votre sœur.

N'oubliez pas le docteur et Gru etc.

Amitiés.

RENOIR.

*
* *

Cher Ami,

Chatou, 15 juin.

Ne croyez pas que je vous ai pris en grippe.

Je ne vous écris pas, parce que je ne puis jamais me rencontrer avec du papier à lettre au complet ; j'en trouve devant moi, j'en profite pour vous envoyer mes amitiés, ainsi qu'à Mademoiselle votre sœur.

Je travaille pas mal, et suis assez content.

Poignée de main.

RENOIR.

*
* *

Mon cher Ami,

Rouen.

Je suis en voyage.

Irai bientôt vous dire bonjour.

Je passe par Paris pour aller dans la Creuse.

RENOIR.

Amitiés à Mlle votre sœur.

Je lui ferai son tapis⁽³⁾.

Mon cher Murer,

Nous avons l'intention d'aller vous voir au commencement de la semaine prochaine, s'il n'y a pas d'anicroches : lundi ou mardi, mais je vous préviendrai exactement la veille.

Ne répondez que s'il y a empêchement quelconque.

Mille amitiés à votre sœur.

A vous.

RENOIR.

35, rue de la Station,
au Vésinet (Seine-et-Oise).

Jeudi 4 août [1887]

*
* *

Mon cher Murer,

Nous avons l'intention si gosse pas malade, d'aller vous voir quelques jours, c'est-à-dire du samedi matin au lundi soir.

Je ne puis vous dire si je pourrai rester plus, car j'ai à faire à Paris.

Je vous écrirai plus certainement vendredi.

Si vous voyez Trublot⁽⁴⁾, dites-lui que c'est un excellent garçon, mais il me ferait bien plaisir de ne pas dire un mot sur moi ; de mes toiles tant qu'il voudra, mais j'ai horreur de penser que le public sache comment je mange ma côtelette, et si je suis né de parents pauvres, mais honnêtes.

Les peintres sont assommants avec leurs histoires lamentables, et on s'en fout comme de l'an quarante.

Amitiés.

RENOIR.

(1) Le portrait de Sisley (1874) (l'Homme à la Chaise, de Paul Alexis) et le portrait de Murer (vers 1878) faisaient partie de la collection Murer.

(2) Camille, établie rue Saint-Georges, en face chez Renoir qui prenait chez elle ses repas de garçon.

(3) Mlle Marie Meunier avait demandé à Renoir de lui faire le dessin d'un tapis qu'elle se proposait de confectionner. Il lui fit également le dessin de guirlandes de capucines ornant deux paires de doubles rideaux pour la grande salle à manger d'Auvers.

(4) Trublot pseudonyme de Paul Alexis qui écrivait les "Trublotades" dans le *Cri du Peuple*.

*
* *

Je remercie particulièrement Mme Janine Demuriez (O.T.S.I.-Auvers s. Oise) de m'avoir communiqué ces précieux textes.

S.B.

BIBLIOGRAPHIE

Paul Gachet :

• DEUX AMIS DES IMPRESSIONNISTES ; LE DOCTEUR GACHET ET MURER. Edition des Musées Nationaux 1956.

• LETTRES IMPRESSIONNISTES AU D^r GACHET ET À MURER : Bernard Grasset Paris VI^e.

Anne Distel :

• LES COLLECTIONNEURS DES IMPRESSIONNISTES. Edition La Bibliothèque des Arts 1989.

Yves d'Auvers :

• LES IMPRESSIONNISTES D'AUVERS-SUR-OISE, MAÎTRES ET INCONNUS ET LES TROIS GROUPES D'AUVERS. Edition Imprimerie de Busagny - Osny.

Gilbert de Knyff :

• NORBERT GOENEUTTE : SA VIE ET SON ŒUVRE. Edition Mayer 1978.

Marianna Reiley Burt :

• DÉCOUVERTE. LE PÂTISSIER MURER, UN AMI DES IMPRESSIONNISTES. L'œil, décembre 1975.

Eugène Murer :

• PAULINE LAVINIA, ROMAN. EXTRAITS. Edition Jules Lévy 1887.

Gérald Schurr :

• PETITS MAÎTRES D'AUJOURD'HUI. Valeurs de demain. Paris.

Gérald Schurr avec Pierre Cabanne :

• DICTIONNAIRE DES PETITS MAÎTRES DE LA PEINTURE 1820-1920. Les Editions de l'Amateur. Paris 1996.

Roger Golbéry :

• MON ONCLE PAUL GACHET. Editions du Valhermeil. Paris 1990.

Claude Millon :

• VINCENT VAN GOGH ET AUVERS-SUR-OISE. Editions Graphédis, 1998.

L'ombre immense de "Carmen" plane sur Bougival

UNE simple plaque sur un mur dans la ville : "Le musicien Georges Bizet est mort dans cette maison dans la nuit du 2 au 3 juin 1875"...

Les automobilistes ne ralentissent pas pour autant, et les rares piétons lèvent à peine la tête. Il est vrai que la maison est modeste. Elle évoque mal la destinée étincelante de "Carmen", l'opéra le plus populaire du monde. Traduit en vingt langues, du finnois au chinois en passant par l'hébreu, enregistré par les plus grands chefs, de Léonard Bernstein à Herbert Von Karajan, consacré par des films signés de Cecil B. de Mille, Otto Preminger et Francesco Rosi, c'est un mythe universel.

Jusqu'ici, Georges Bizet est resté dans son ombre. Et la petite maison du 5 rue Yvan Tourguéniev n'est pas encore devenue un lieu de pèlerinage, comme il est de règle aux parages d'un mythe. Même pas pour les Bougivalais, dont beaucoup ignorent jusqu'à son existence : "Vraiment, Bizet est mort à Bougival ?", disent-ils distraitemment... "Mais où donc ?"...

Or, non seulement Bizet y est mort, mais Carmen, l'ensorceleuse, est intrinsèquement et pour toujours ancrée sur nos bords de Seine.

Depuis longtemps, Bizet se plaisait dans notre région. Déjà, une quinzaine d'années auparavant, son père avait fait construire deux pavillons au Vésinet, l'un pour lui, l'autre pour son fils qui cherchait le calme pour composer. Certes, ils étaient minuscules et bâtis à la diable, mais la vue sur les coteaux de Bougival et Louveciennes était sublime.

Quand il vient y habiter, Georges Bizet est à l'orée de sa carrière, mais il est déjà reconnu comme le musicien le plus brillant et le plus doué de sa génération. Grand Prix de Rome à dix-neuf ans, c'est aussi un pianiste exceptionnel qui a émerveillé Listz lui-même.

Mais il refuse de faire une carrière de virtuose et il réserve ses improvisations éblouissantes et ses pastiches musicaux, pleins d'humour et de verve malicieuse, à un public d'amis qu'il met en joie. Et les amis sont fort nombreux, car Bizet est simple et gai, chaleureux et modeste, malgré son talent. A son actif, déjà, une pléiade d'œuvres dont les plus connues sont "Les Pêcheurs de Perles", "La Jolie Fille de Perth", "Djamileh", "L'Arlésienne". Il y en a beaucoup d'autres et personne, parmi ses pairs et amis, ne doute que Bizet ne soit appelé à un très brillant avenir.

Pourtant, le succès le fuit, comme d'ailleurs, à l'exception d'Offenbach, il fuit tous les autres compositeurs français de l'époque. L'air du temps ne leur est pas favorable car l'absence de goût musical du Second Empire est proverbiale. Il n'y a guère de public que pour l'Opéra et, encore n'y va-t-on pas pour écouter de la musique, mais pour faire assaut d'élégance et traiter ses petites affaires, sentimentales et autres.



GEORGES BIZET
ET
CARMEN

Mais rien ne peut entamer la confiance en soi et en son étoile de Bizet. Après chaque échec, il rebondit, tourne la page et met en chantier une nouvelle œuvre.

Or, en 1873 justement, l'Opéra Comique lui en commande une. Il tient un bon sujet - ce sera Carmen - et un bon librettiste, Ludovic Halévy, cousin de sa femme et très apprécié du public puisqu'il est librettiste attitré d'Offenbach.

C'est avec enthousiasme que Bizet prend connaissance de la nouvelle de Mérimée.

Providentiellement, les Viardot et Tourguéniev habitent alors la belle propriété de La Garenne, au-dessus de l'église de Bougival, en attendant de pouvoir acheter leur pavillon du bord de Seine. Ils feront partager à Bizet leur connaissance et leur amour de la littérature et de la musique espagnole. Louis Viardot est un hispanisant reconnu, dont les traductions ont encore aujourd'hui valeur de référence. Quant à Pauline, la plus célèbre cantatrice de son temps, elle est la fille du ténor espagnol Manuel Garcia qui a composé un nombre impressionnant d'opéras. On trouvera la trace quasi littérale d'un de ses thèmes dans un air de Carmen.

Peut-être est-ce la proximité des Viardot qui pousse Bizet à louer la petite maison de la rue de Mesmes - devenue aujourd'hui rue Yvan Tourguéniev - au

printemps 1874. "C'est un petit coin très tranquille, très agréable au bord de l'eau. Je vais y terminer Carmen..." note-t-il.

En fait, seul le premier acte est alors composé. Au cours de l'été, Bizet va écrire le reste très rapidement et orchestrer les 1 200 pages de la partition. Les amis qui viennent le voir dans sa retraite retournent enthousiasmés par ce qu'il leur a fait entendre. Cette fois-ci, c'est sûr, Bizet tient le succès, et il va tout mettre en œuvre pour ne pas le laisser échapper.

Dès le début des répétitions, Bizet est partout : derrière les musiciens qui trouvent la partition trop difficile, derrière les choristes qui n'ont pas l'habitude de bouger en chantant et qui renâclent, derrière le directeur qui va partout critiquant le livret qu'il juge indécent et la musique "cochinchinoise et totalement incompréhensible".

Cela fait autant de potins de coulisses qui se répandent et qui ne sont pas perdus pour tout le monde, car, hélas, le public des "premières" en est extrêmement friand !

Le 3 mars 1875 arrive enfin. La salle Favart accueille le public des grands jours. Dans la foule très élégante, on remarque Alphonse Daudet, Alexandre Dumas, Gounod, Offenbach, Massenet, Léo Delibes, Ambroise Thomas. Tous les critiques musicaux sont là, du moins ceux dont les avis créent l'opinion. La fine fleur de l'aristocratie est venue, plus d'ailleurs pour Meilhac et Halévy que pour Bizet. Le Tout-Paris est à l'affût...

Or, cette première est un désastre. Le public reste de glace, aucun effet ne porte, le spectacle semble mortellement long, avec des entractes qui n'en finissent pas. Acte après acte, la salle se vide. Au baisser de rideau, vers une heure du matin, il ne reste plus que les critiques et une poignée d'amis qui réconfortent de leur mieux un Bizet atterré. Le lendemain est pire, car c'est la presse qui maintenant se déchaîne. Elle condamne quasi unanimement l'immoralité du sujet, se scandalise de voir que le premier rôle est attribué à une prostituée et parle de "dévergondage castillan", "d'égoût social", de "créature abjecte"...

Dans ce contexte de condamnation morale, le jugement passe évidemment au second plan. Il est néanmoins ahurissant, et, dans ce domaine, la critique où les âneries ont, à toutes les époques, proliféré, mérite d'être placée au sommet de l'anthologie de l'incompréhension et de la bêtise. Ces censeurs patentés parlent d'une musique qui "bannit la mélodie", qui "vaporise l'idée musicale", qui "manque d'ordre, de plan et de clarté", bref, une musique qui relève de l'école du "civet sans lièvre", un opéra raté !

Cette fois, Bizet est vraiment atteint. Il ne rebondira pas. Ses amis ont beau lui assurer qu'il n'a jamais rien composé de meilleur et que les spectacles suivants ont été des succès, avec un public visiblement conquis et charmé, Bizet ne réagit pas. Il ne semble pas les entendre, oppose un silence figé à toutes les bonnes paroles et finalement, avec un haussement d'épaules et un sourire désespéré, lâche : "Ils ont peut-être raison !".

Dès les premiers beaux jours, il va se réfugier à Bougival où il a l'impression qu'il respire mieux. Il est



Madame Galli-Marié, créatrice du rôle de Carmen en 1875 à l'Opéra Comique. *Portrait de Doucet, Bibl. de l'Opéra*

complètement épuisé, mal remis d'une grave angine comme il en a souvent. Son fils, le petit Jacques, et sa femme, la belle Geneviève, l'accompagnent. Certes, celle-ci est brillante et spirituelle, et Proust fera plus tard d'elle le modèle de la duchesse de Guermantes, mais elle est aussi coquette et névrosée. C'est une de ces fleurs de serre qui ont sans cesse besoin d'être protégées pour s'épanouir. Devant elle, on tait ses échecs et ses déprimés*.

La suite a bien des fois été racontée et elle est dramatiquement rapide. Un bain dans l'eau glacée de la Seine déclenche une crise de rhumatisme articulaire aigu. En moins de trois jours, Bizet succombera à une complication cardiaque non décelée par un médecin incompetent. Il a trente-six ans !

Carmen semblait bien destinée à être enterrée en même temps que Bizet. Mais les mythes ne meurent pas si facilement. Très vite, de partout, de grandes voix s'élèvent. Brahms, Wagner, Tchaïkowsky, Nietzsche, et beaucoup d'autres, parlent de Carmen avec enthousiasme comme d'un chef d'œuvre absolu et soulignent sa nouveauté, qui "envoie au diable toute la vieille friperie et tous les vieux fantômes de l'Opéra-Comique".

La trajectoire éblouissante commence.

La petite maison de la rue Tourguéniev, elle, n'est pas éblouissante, mais elle a la valeur d'un témoignage incontournable. Elle est en réalité à l'image du destin de Bizet. Certes, sa façade est ingrate, mais, par un clair matin de printemps, il faut se montrer un peu curieux, pousser plus avant et tourner le coin de la rue. Là, entre les deux rivages, s'ouvre un grand chemin où l'eau et le ciel mêlent leur lumière et, ensemble, s'en vont vers un destin radieux.

Benita CARTERON

Secrétaire Générale, Association Patrimoine et Urbanisme

(*) Elle deviendra, par son second mariage, Mme Straus, grande amie de G. de Maupassant.

EMMANUEL DE LA VILLÉON, *le peintre du bonheur*

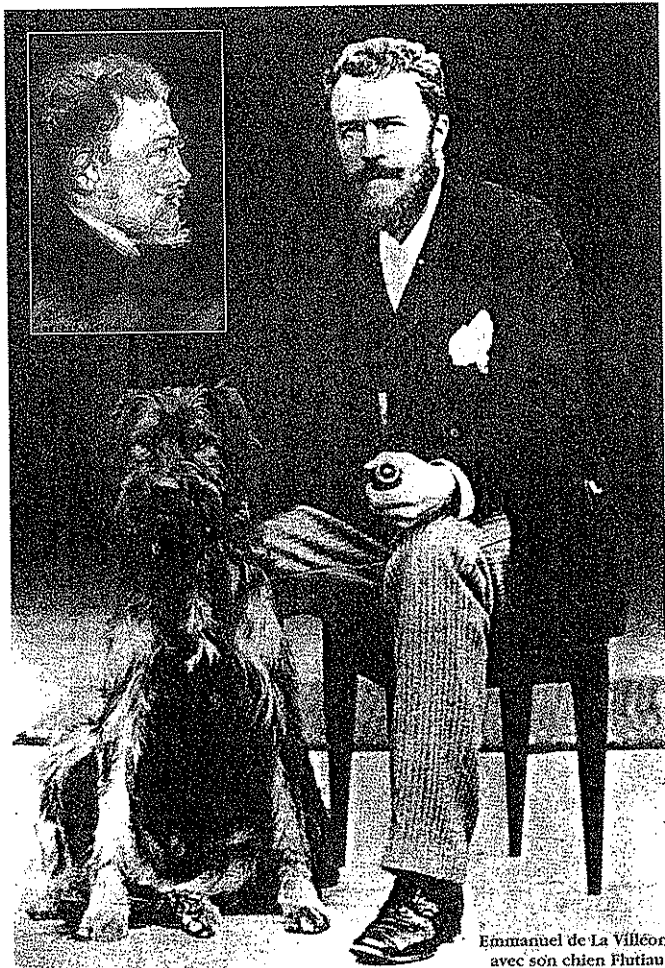
AU cours de nos perpétuelles recherches, nous avons par deux fois "rencontré" La Villéon. Tout d'abord, dans une lettre inédite entre deux peintres catoviens. Gustave Champenois (1877-1957) à son ami Lucien Gilbert (1881-1947) : « ...dans l'île Fleurie, j'ai rencontré des peintres moins en vedette que les impressionnistes tels que La Villéon... », puis dans "Portraits avant décès" de M. de Vlaminck : « ...La Villéon renchérisait sur les violets et les laques rouges des impressionnistes... ».

Ensuite, nous avons découvert à Fougères un musée consacré à cet artiste peu connu mais talentueux. Nous avons apprécié son œuvre.

Enfin, cette année, les responsables du Musée Fournaise ont pu organiser une exposition dédiée à La Villéon et, dans le même temps, le musée de Fougères exposait, en échange, des pièces de la collection Fournaise afin de faire connaissance avec notre patrimoine. Réjouissons-nous de cette collaboration.

S. et J.G. B.

*
*
*



Emmanuel de La Villéon
avec son chien Flutiau.

Né en 1858 à Fougères dans une famille bretonne aisée, Emmanuel de la Villéon doit sa vocation de peintre de la nature au poète Virgile. Un jour, sa grand-mère lui permet de s'acheter des "couleurs". Il peint son premier tableau sur une porte de grenier, une nature morte qui enchante sa famille. A vingt-deux ans, il décide d'être peintre. Son père l'installe à Paris dans un atelier qu'il partage avec d'autres artistes. En 1884, pendant l'hiver, son ami le peintre Damoye l'emmène peindre en plein air dans la campagne inondée autour de Saint-Ouen. Emmanuel de La Villéon découvre la peinture sur le motif, les sensations des reflets et des couleurs dans le ciel et dans l'eau.

Cependant, sa palette reste encore imprégnée des teintes bitumineuses et des règles des écoles hollandaise et de Barbizon.

Inlassablement et par tous les temps, il plante son chevalet dans la région parisienne : Epinay, Nanterre, les îles de la Seine (la Grande Jatte, l'île Fleurie, l'île Saint-Denis). Progressivement, ses couleurs s'éclaircissent et s'illuminent. Emmanuel de La Villéon cesse d'utiliser le noir qui n'existe pas dans la nature. Sa touche nerveuse s'enrichit généreusement et se transforme en coulées de pâte.

Mais Emmanuel de La Villéon est un artiste marginal, solitaire. S'il se tient le plus souvent à l'écart des grandes manifestations artistiques de son temps, il se montre curieux à l'égard des conquêtes esthétiques. Impressionniste indépendant, il reste profondément attaché à sa famille et à sa terre natale. Il peint en Bretagne, chez son frère, dans la Nièvre où il achète une propriété, dans le Dauphiné, chez ses beaux-parents, dans le Sud de la France ou en Allemagne chez sa fille. On lui réserve toujours un atelier, même si sa peinture n'est pas toujours comprise et appréciée par les siens. « Chaque matin, il part chanter "l'œuvre du créateur" avec toute sa foi. Sur sa grande bicyclette, il transporte tout son attirail : boîte de peinture, panneaux, "pinchart" (tabouret pliant), et le grand parasol fixé au cadre, sans oublier les toiles sur le dos. Une organisation minutieuse, mais des voyages pleins d'imprévus. Un jour, au milieu d'un alpage, le parasol se fait bouclier contre la charge d'un taureau furieux ». Emmanuel de La Villéon considère que la peinture est un métier et s'astreint à des horaires. Il consacre ses soirées à sa famille, à ses quatre enfants et à la musique. C'est l'artiste du bonheur, de la nature et de l'harmonie qu'il traduit dans ses toiles jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Anne GALLOYER,
Chargée de recherches
au Musée Fournaise

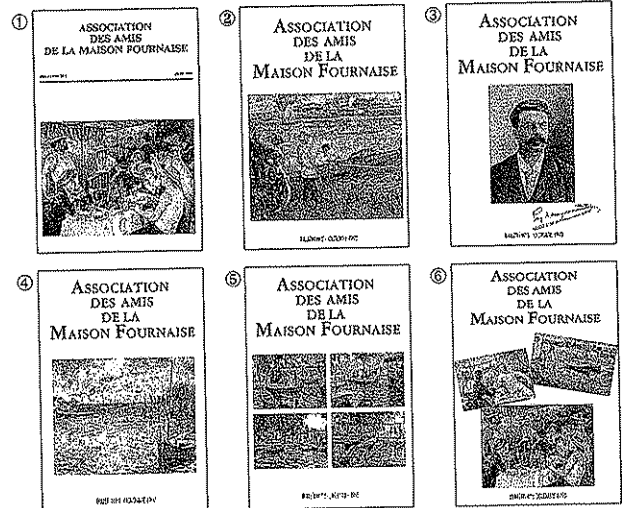
Demandez les publications vendues par l'Association

- Le bulletin n°1 de juin 1991 (il contient l'histoire de la Maison Fournaise, de son décor, et l'œuvre de RENOIR à Chatou) : 50 F*.
- Le bulletin n°2 d'octobre 1992. Au sommaire : Histoire de nos bords de Seine - Les auberges-restaurants (1^{re} partie) d'Argenteuil à Rueil - Les Fauves à Chatou : 50 F*.
- Le bulletin n°3 d'octobre 1993, consacré à Guy de MAUPASSANT : Sa vie sur les bords de la Seine avec des extraits de ses contes - De la gloire à la déchéance, grand écrivain, grand malade : 50 F*.
- Le bulletin n°4 de novembre 1994. Au sommaire : La réhabilitation de la Maison Fournaise - Petite histoire des bords de la Seine, suite : le Restaurant Fournaise Jeune de Rueil et l'Auberge Maurice : 50 F*.
- Le bulletin n°5 de décembre 1995, consacré à l'histoire de la Grenouillère et aux artistes qui l'ont représentée : 60 F*.
- Le bulletin n°6 de décembre 1996. Au sommaire : De Chatou à l'Amérique - Le Déjeuner des Canotiers et la Phillips Collection à Washington - Stéphane Mallarmé, ami des impressionnistes, précurseur de la peinture cubiste : 50 F*.
- Le bulletin n°7 (1997). Sommaire : Le Bal des Canotiers - Bougival - Les Fournaise avant Renoir - Hommage à Jean Français : 50 F*.

- REALIER-DUMAS, sa vie, son œuvre : 20 F*.
- La MAISON FOURNAISE AUTREFOIS. Estampe de J.BRACQUEMOND, tirage limité à 250 ex. en sépia : 220 F + frais d'envoi 12 F
- * Frais d'envoi : tarif Ecopli 10 F ou lettre 14 F

VENTE :

- par correspondance à l'adresse de l'Association,
- à la boutique du Musée Fournaise,
- au Service Culturel de la Mairie,
- à la boutique de l'Office du Tourisme.



| CONSEIL DE DIRECTION | |
|---|--|
| <p><i>Président Honoraire :</i> † Mme Hélène ADHEMAR, Conservateur en chef honoraire du Musée du Louvre, des Galeries du Jeu de Paume et de l'Orangerie</p> <p><i>Président :</i> M. Henri CLAUDEL, Ministre Plénipotentiaire</p> | <p><i>Vice-Président :</i> Mme Marie-Hélène REGNOUF, Maire-Adjoint honoraire Mme Suzanne BERTAULD</p> <p><i>Secrétaire Général :</i> M. Jean Guy BERTAULD</p> <p><i>Trésorier :</i> Mme Anna FREDJ</p> |
| Programmes Culturels : Mme Suzanne BERTAULD | |
| ADMINISTRATEURS | |
| <p>Mlle Paulette BLAMPIN M. Jacques BRACQUEMOND Mme Danielle DANIELOU Mme Marie-Christine DAVY, Conseillère municipale, Déléguée au Patrimoine et à l'Aménagement de l'Île</p> | <p>M. Louis FOURNAISE Mme Ginette LERAT Mme Brigitte PORÉE, Maire-Adjoint, Chargée de la Culture M. Pierre RANNAUD, Artiste peintre</p> |

ASSOCIATION DES AMIS DE LA MAISON FOURNAISE

Hôtel de Ville - BP 44 - 78401 CHATOU CEDEX

BULLETIN D'ADHÉSION - ANNÉE 1999

| | |
|---|--------|
| M. Mme Mlle : | Tél. : |
| Adresse : | |
| <input type="checkbox"/> 1 ^{ère} adhésion <input type="checkbox"/> renouvellement | |
| Verse un don en qualité de : Montant minimum* | |
| membre actif 13,72 € 90 F | |
| membre actif de soutien : • individuel 18,29 € 120 F | |
| • couple 22,87 € 160 F | |
| membre bienfaiteur (à partir de) 152,45 € 1 000 F | |
| La participation au coût du bulletin annuel sera proposée au moment de son édition. | |
| Total de mon versement : _____ | |
| <input type="checkbox"/> espèces <input type="checkbox"/> chèque à l'ordre de l'association | |

* Seul le montant du don ouvre droit à une déduction fiscale. Le reçu réglementaire est adressé au plus tard au moment de la déclaration des revenus. Une carte nominative de membre de l'Association est envoyée après réception du versement. La carte est valable jusqu'au 31 mars de l'année suivante. Il est rappelé que la ville de Chatou accorde au titulaire de la carte la gratuité d'entrée aux expositions du musée Fournaise, et le tarif réduit aux expositions du Centre National de la Gravure.

Date et signature :

Informations et Nouvelles

Les Associations voisines nous signalent :

❖ Bougival

Les Associations : **Patrimoine et Urbanisme** (16, rue Philippe Paget, 78380 Bougival) et **Les Amis d'Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et M. Malibran** (siège : 100, rue de Javel, 75015 Paris) nous informent que la propriété "Les Frênes", située sur le territoire de Bougival, est mise en vente par la municipalité de La Celle-Saint-Cloud (la propriétaire).

Ce domaine abrite la grande Villa Viardot (La Callas du XIX^e) et la datcha de Tourguéniev, inscrites à l'inventaire des Monuments Historiques. Un projet culturel trouverait sa place dans la Villa en complément du très beau musée Tourguéniev.

Les associations espèrent rassembler des financements privés et publics pour conserver ce patrimoine et l'ouvrir à un large public.



Deuils

Deux fidèles adhérents nous ont quittés :

- Pierre Routoure, le 27 février, âgé de 94 ans. Il a soutenu notre association en qualité de membre bienfaiteur.

- Xavier Van den Berg, le 17 août, âgé de 80 ans. Il nous a fait connaître le célèbre atelier de gravure Lacourière-Frélaud à Montmartre.

Nous regrettons profondément la disparition de notre Présidente honoraire et cofondatrice, Hélène Adhémar, survenue le 7 mars 1998.

Nous lui devons beaucoup.



Musée Fournaise

Programme des expositions en 1999 :

- Emmanuel de La Villéon, jusqu'au 14 mars.
- Pierre Prins, pastelliste et ami de Manet, du 18/04 au 31/10.
- Au-delà ...

Les collections permanentes et les acquisitions récentes.
Nouvelle présentation.

Acquisitions de l'Association en 1998 :

Année particulièrement fructueuse en acquisitions destinées à compléter les collections déposées au musée Fournaise :

• Une série de quatre remarquables lithographies 74 X 53 cm en couleur d'**Anthony Morlon** (1834-1914) illustrent des scènes de canotage : "Le bain des dames", "Allons déjeuner", "Après le dîner !", "Allons-y gaiement". [voir illus.]

• Une aquarelle intitulée "L'Île de la Jatte" (1886) signée **Bezat** : on canote, on déjeune sur l'herbe, on pêche, un dimanche après-midi !

• Deux peintures à l'huile :

- "La gare d'eau de Conflans-Sainte-Honorine" exécutée par **Edelin de la Paz**. Une foule de personnages se pressent sur le ponton d'une péniche amarrée aux flancs du bateau-lavoir (28 X 36 cm). [A]

- "Un paysage de rivière" de **Gustave Maincent** (1850-1897) (46 X 55 cm). [B]

• **Ferdinand Heilbuth** (1826-1889), l'ami de Manet. Une esquisse tracée à la gouache représentant un ponton et deux barques (21 X 28 cm).

• **Maurice Leloir** (1853-1940), - Aquarelle (27 X 39 cm), "Une jeune femme jouant avec son chien au bord de la rivière". [C]

• **Maurice Realier-Dumas** (1860-1928) - Une superbe affiche (176 X 62 cm), "Paris-Mode, un an 18 F", lithographie en couleur impr., Chaix 1893. [D]



Le "Prix" de l'Association au Salon des Peintres

Ce prix a été décerné au Salon des Peintres de Chatou qui s'est tenu du 14 au 29 novembre 1998 à Mme Marcelle Thao, pour sa toile "Les Gabares de Loire à Fournaise".



“Jeune femme debout près d'une table” ou “Alphonsine Fournaise”

Edgar Degas - Vers 1868 - 57 × 49 cm

Musée National des Beaux-Arts d'Alger